



MUSÉE DE L'HISTOIRE  
DE L'IMMIGRATION

**ACCOMPAGNEMENT  
LITTÉRAIRE DE L'EXPOSITION  
« MONDES TSIGANES.  
LA FABRIQUE DES IMAGES  
(1860-1980) »**



Photo : Jan Yoors. *Femmes de la kumpania du Pulika*, années 1930.

© Yoors Family Partnership Courtesy L. Parker Stephenson Photographs, NYC and Gallery Fifty One, Anvers.

## ❖ SOMMAIRE

### MOYEN-ÂGE

*Journal d'un bourgeois de Paris* (XV<sup>e</sup> s.) 3

### XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

*Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (1831) 7  
*Carmen* de Prosper Mérimée (1845) 10  
*Bohémiens en Voyage* de Charles Baudelaire (1857) 13  
*Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*  
de Franz Liszt (1859) 14  
*Nouveaux contes à Ninon* d'Emile Zola (1864) 16  
*Michel Strogoff* de Jules Verne (1876) 21

### XX<sup>E</sup> SIÈCLE

*Mes origines, mémoires* de Frédéric Mistral  
(Éd. Posthume 1915-1925) 23  
*Complaintes gitanes* de Federico Garcia Lorca (1928) 25  
*L'homme foudroyé* de Blaise Cendrars (1945) 27  
*Tsiganes. Sur la route avec les Rom Lovara*  
de Jan Yoors (1967) 30  
*La croisée des chemins. La guerre secrète des Tsiganes*  
*1940-1944* de Jan Yoors (1971) 33  
*Dites-le avec des pleurs* de Matéo Maximoff (1990) 35  
*Ce monde qui n'est pas le mien* de Matéo Maximoff (1992) 23

### XXI<sup>E</sup> SIÈCLE

*Petite, allume un feu...* de Martin Smaus (2005) 44  
*La fuite en Egypte* de Michel Chaillou (2011) 45  
*Le silence ne sera qu'un souvenir* de Laurence Vilaine (2011) 47  
*Lyuba ou la tête dans les étoiles. Les Roms,*  
*de la Roumanie à l'Ile-de-France* de Valentine Gobi (texte)  
et Ronan Badel (illustrations) (2012) 48  
*A la croisée des chemins. Requiem Tzigane,*  
de Janine Bruneau (2013) 50

## ❖ MOYEN-ÂGE

### **JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS (XV<sup>E</sup> S.)**

La version de ce Journal dans la collection Lettres Gothiques du Livre de Poche est commentée par Colette Beaune, historienne, spécialiste du Moyen-Âge. Ce Journal, qui est plutôt une chronique ou des notes, a été rédigé entre 1405 et 1449 par une personne anonyme qui serait plutôt un clerc et non un bourgeois comme l'indique le titre. Il raconte toutes sortes d'événements survenus à Paris à cette époque aussi bien les événements politiques liés à la guerre de Cent Ans que des événements anecdotiques comme le prix des marchandises, le temps qu'il fait, les attaques de hannetons...

En 1427, au mois d'août, il décrit ainsi l'arrivée des bohémiens à Paris. (Les notes sont celles de l'édition de Poche et les mots entre parenthèse sont la traduction du vocabulaire du Moyen-Âge).

« 464. Le dimanche d'après la mi-août, qui fut le 17<sup>ème</sup> jour d'août audit an 1427, vinrent à Paris douze pénanciers<sup>1</sup>, comme ils disaient, c'est à savoir, un duc et un comte, et dix hommes tous à cheval, et lesquels se disaient très bons chrétiens, et étaient de la Basse Egypte<sup>2</sup> ; et encore disaient qu'ils avaient été chrétiens autrefois, et n'avaient pas grand temps que les chrétiens les avaient subjugués et tout leur pays et tout faits christianer<sup>3</sup> ou mourir ceux qui ne le voulaient être ; ceux qui furent baptisés furent seigneurs<sup>4</sup> du pays comme devant, et promirent d'être bons et loyaux et de garder la loi de Jésus-Christ jusqu'à la mort. Et avaient roi et reine en leur pays, qui demeuraient en leur seigneurie parce qu'ils furent christianés.

465. Item, vrai est, comme ils disaient, que, après aucun temps qu'ils eurent pris la foi chrétienne, les Sarrasins<sup>5</sup> les vinrent assaillir ; quand ils se virent comme peu fermes en notre foi à très peu d'achaison<sup>6</sup>, sans endurer guère la guerre et sans faire leur devoir de leur pays défendre<sup>7</sup> que très peu, se rendirent à leurs ennemis et devinrent Sarrasins comme devant, et renièrent Notre Seigneur.

466. Item, il advient après que les chrétiens, comme l'empereur d'Allemagne, le roi de Pologne et autres seigneurs<sup>8</sup>, quand ils surent qu'ils eurent ainsi fausement et sans grande peine laissé notre foi et qu'ils étaient devenus sitôt Sarrasins et idolâtres, leur coururent sus et les vainquirent tantôt, comme s'ils cuidaient (croyaient) qu'on les laissât en leur pays, comme à l'autre fois pour devenir chrétiens<sup>9</sup>. Mais l'empereur et les autres seigneurs, par grande délibération de conseil, dirent que jamais ne tiendraient terre en leur pays<sup>10</sup>, si le pape ne le consentait<sup>11</sup>, et qu'il convenait que là allassent au Saint-Père à Rome, et là allèrent tous, petits et grands, à moult grande peine pour les enfants. Quand là furent, ils confessèrent en général leurs péchés. Quand le pape eut ouï (entendu) leur confession, par grande délibération de conseil, leur donna en pénance<sup>12</sup> d'aller sept ans ensuivant parmi le monde, sans coucher en lit, et pour avoir aucun confort pour leur dépense, ordonna, comme on disait, que tout évêque et abbé portant crosse leur donnerait pour une fois dix livres tournois<sup>13</sup>, et leur bailla (donna) lettres faisant mention de ce aux prélats d'église et leur ordonna sa bénédiction<sup>14</sup>, puis se départirent<sup>15</sup>. Et furent avant cinq ans par le monde qu'ils vinssent à Paris<sup>16</sup>, et vinrent le 17<sup>ème</sup> jour d'août l'an 1427, les douze devant dits, et le jour Saint-Jean-Decolace<sup>17</sup> vint le commun<sup>18</sup>, lequel on ne laissa point entrer dedans Paris ; mais par justice<sup>19</sup> furent logés à la Chapelle-Saint-Denis, et n'étaient point en tout, d'hommes, de femmes et d'enfants plus de cent ou six-vingts ou environ. Et quand ils se partirent de leur pays, étaient mille ou douze cents, mais le remenant (le restant) était [mort] en la voie, et leur roi et reine<sup>20</sup>, et ceux qui étaient en vie savaient espérance d'avoir encore des biens mondains, car le Saint-Père leur avait promis qu'il leur donnerait pays pour habiter bon et fertile<sup>21</sup>, mais qu'ils de bon cœur achevassent leur pénitence.

467. Item, quand ils furent à la Chapelle, on ne vit oncques plus grande allée de gens à la bénédiction du Lendit<sup>22</sup> que là allait de Paris, de Saint-Denis et d'entour Paris pour les voir. Et vrai est que les enfants d'iceux étaient tant habiles<sup>23</sup> fils et filles que nuls plus, et le plus et presque tous avaient les deux oreilles percées<sup>24</sup>, et en

chacune oreille un anel d'argent ou deux en chacune, et disaient que c'était gentillesse en leur pays.

468. Item, les hommes étaient très noirs, les cheveux crépés, les plus laides femmes qu'on pût voir et les plus noires<sup>25</sup> ; toutes avaient le visage déplié<sup>26</sup>, cheveux noirs comme la queue d'un cheval, pour toute robe une vieille flausaie<sup>27</sup> très grosse d'un lien de drap ou de corde liée sur l'épaule, et dessous un pauvre roquet<sup>28</sup> ou chemise pour tout parements. Bref, c'étaient les plus pauvres créatures qu'on vit oncques venir en France d'âge d'homme. Et néanmoins leur pauvreté<sup>29</sup>, en la compagnie avaient sorcières qui regardaient ès mains des gens et disaient ce qui advenu leur était ou à advenir, et mirent contents (querelle)<sup>30</sup> en plusieurs mariages, car elles disaient (au mari) : « Ta femme [t'a fait] cocu », ou à la femme : « Ton mari t'a fait coulpe<sup>31</sup>. » Et qui pis (pire) était, en parlant aux créatures<sup>32</sup>, par art magique, ou autrement, ou par l'ennemi d'enfer, ou par entregent d'habilité, faisait vider les bourses aux gens et le mettaient en leur bourse, comme on disait. Et vraiment, j'y fus trois ou quatre fois pour parler à eux, mais oncques ne m'aperçus d'un denier de perte, ni ne les vis regarder en main<sup>33</sup>, mais ainsi le disait le peuple partout, tant que la nouvelle en vint à l'évêque de Paris, lequel y alla et mena avec lui un frère mineur, nommé le Petit Jacobin, lequel par le commandement de l'évêque fit là une belle prédication<sup>34</sup>, en excommuniant tous ceux et celles qui ce faisaient et qui avaient cru et montré leurs mains. Et convint qu'ils s'en allassent, et se partirent le jour de Notre-Dame en septembre, et s'en allèrent vers Pontoise. »

## Notes

1. Douze pénitens<sup>10</sup>

2. ts (comme le Christ eut douze apôtres)

2. Il s'agit de romanichels ou bohémiens. Le Moyen-Âge en fait traditionnellement des Égyptiens dispersés sur les chemins. En fait, des tribus originaires de l'Indus avaient séjourné du IX<sup>ème</sup> au XV<sup>ème</sup> siècle dans le Péloponnèse où la région de Modon est appelée Basse-Égypte.

3. Fait se convertir ou mourir s'ils refusaient. Les Byzantins qui prenaient le contrôle du Péloponnèse les avaient convertis à une date inconnue.
4. Il veut dire qu'il n'y a aucune monarchie ni aucune hiérarchie sociale en dehors du christianisme. Il y avait bien des rois dans les tribus tsiganes médiévales. Au début du XV<sup>ème</sup> siècle, ils se nommaient André et Michel.
5. Les Turcs s'emparèrent du Péloponnèse au cours du XIV<sup>ème</sup> siècle.
6. Peu fermes en leur foi (chrétienne), avec très peu de motifs.
7. L'auteur reproche aux tsiganes de ne pas avoir défendu leur foi avec plus de conviction. S'ils ont peu résisté aux Turcs, les tsiganes sont partis vers l'Occident.
8. Certains partirent vers l'Europe orientale et la Bohême. L'empereur d'Allemagne, Sigismond, et le roi de Pologne leur accordèrent des sauf-conduits en 1416.
9. Ils croyaient qu'on les laisserait en leur pays une fois redevenus chrétiens, comme cela avait été le cas la première fois.
10. Cette histoire de l'empereur qui n'admet pas l'existence d'hérétiques en Bohême est à relier aux guerres contre les hérétiques hussites de Bohême, contemporain de notre récit.
11. Cette entente pape-empereur tient au Moyen-Âge plus du mythe que de la réalité. Mais les tsiganes obtinrent bien une bulle de Martin V en 1422.
12. Leur donna comme pénitence d'aller sept ans errer parmi le monde. Le but du récit est de fournir une explication logique à la vie nomade des Bohémiens qui est devenue une anomalie dans un bas Moyen-Âge très majoritairement sédentaire.
13. Ils sont confiés à la charité de la hiérarchie ecclésiastique. Le soin des pèlerins appartient normalement à l'Église.
14. Avant un pèlerinage pénitentiel, on doit demander la bénédiction des autorités ecclésiastiques. On se sait si Martin V la leur donna, l'authenticité de sa bulle étant elle-même discutée.
15. Ils partirent çà et là. Le terme sous-entend qu'ils n'ont pas de destination fixe.
16. Ils seraient donc partis de Rome en 1422. C'est parfaitement exact.
17. Le jour de la Décollation de Saint Jean-Baptiste, le 29 août.
18. Le commun (des Bohémiens). Ils sont structurés en deux : une aristocratie de chefs et un commun.
19. Décision de justice. On les loge hors de remparts par méfiance.
20. Le reste (de ce peuple) était mort sur les chemins, y compris leur roi et leur reine. Le duc André est mort entre 1422 et 1427.
21. C'est une légende. Les Bohémiens ne souhaitaient nullement devenir des sédentaires, mais les autres ne peuvent imaginer qu'il en soit autrement.
22. La bénédiction de la foire du Lendit attire les foules qui veulent voir les Bohémiens.
23. Habiles à quoi ? Probablement habiles de leurs mains ou aux exercices de cirque.
24. Avoir un ou deux anneaux d'argent dans les oreilles distinguait les nobles en leur pays. Les anneaux d'oreille ne sont pas utilisés en France au XV<sup>ème</sup> siècle. Les nobles s'y distinguent par l'habillement.
25. L'idéal esthétique de l'auteur va plutôt vers les blondes. Les héroïnes des chansons de geste sont presque toujours blondes.
26. Déplaié : ridé, ou, peut-être, tatoué.
27. Flaussaie : couverture grossière. Il s'agit d'un vêtement drapé. En France, on n'utilise plus à cette date que des vêtements cousus.
28. Camisole de dessous.
29. Malgré leur pauvreté, parmi eux... Il sous-entend que les sorcières font de l'argent avec leurs prédictions. Le terme est pris au sens de voyante, devineresse.

## ❖ XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

### NOTRE-DAME DE PARIS

*Victor Hugo (1831)*

Victor Hugo est un poète, romancier et dramaturge, né à Besançon le 26 février 1802 et mort le 22 mai 1885 à Paris. Il est considéré comme l'un des plus importants écrivains de langue française. L'auteur des *Misérables*, des *Châtiments* et de nombreux poèmes a allié à la fois ambition, longévité, puissance de travail et génie, ce qui ne pouvait que concourir à ce mélange de fascination et d'irritation qu'il suscite encore aujourd'hui.

Entre 1827 (Préface de son drame *Cromwell*) et 1830 (représentation d'*Hernani*, qui est l'occasion d'une célèbre « bataille »), Victor Hugo s'affirme comme le chef du romantisme.

Travailleur acharné, il publie de 1830 à 1840, un grand roman historique, *Notre-Dame de Paris* (1831) ; des drames, *Marion de Lorme* (1831), *Le roi s'amuse* (1832), *Marie Tudor* (1833), *Lucrèce Borgia* (1833), *Ruy Blas* (1838); et surtout quatre recueils de poésies, où il se montre maître dans l'expression lyrique des idées et des sentiments: les *Feuilles d'automne* (1831), les *Chants du crépuscule* (1835), les *Voix intérieures* (1837), les *Rayons et les Ombres* (1840).

*Notre-Dame de Paris* est un roman historique de Victor Hugo publié en 1831. Le titre fait référence à la cathédrale de Paris, Notre-Dame, qui est un des lieux principaux de l'intrigue du roman.

#### • Premier extrait :

*Trois femmes évoquent la malencontreuse histoire d'une jeune femme, Paquette de Chantefleurie, à qui des bohémiens, appelés ici « égyptiens », auraient volé sa petite fille encore bébé. Voici le portrait que l'un d'entre elles fait de ces bohémiens. Elles s'aperçoivent ensuite que cette femme est devenue la recluse de la place de grève à Paris qui insulte Esmeralda, la bohémienne qui danse.*

« Il arriva un jour à Reims des espèces de cavaliers forts singuliers. C'étaient des gueux et des truands qui cheminaient dans le pays, conduits par leur duc et par leurs comtes. Ils étaient basanés, avaient des cheveux tout frisés, et des anneaux d'argent aux oreilles. Les femmes étaient encore plus laides que les hommes. Elles avaient le visage plus noir et toujours découvert, un méchant roquet sur le corps, un vieux drap tissu de cordes lié sur l'épaule, et la chevelure en queue de cheval. Les enfants qui se vautreient dans leurs jambes auraient fait peur à des singes. Une bande d'excommuniés. Tout cela venait en droite ligne de la basse Égypte à Reims par la Pologne. Le pape les avait confessés, à ce qu'on disait, et leur avait donné pour pénitence d'aller sept ans de suite dans le monde, sans coucher dans des lits ; aussi ils s'appelaient penanciers et puaien. Il paraît qu'ils avaient été autrefois Sarrasins, ce qui fit qu'ils croyaient à Jupiter, et qu'ils réclamaient dix livres tournois de tous archevêques, évêques et abbés crossés et mitrés. C'est une bulle du pape qui leur valait cela. Ils venaient de Reims dire la bonne aventure au nom du roi d'Alger et de l'empereur d'Allemagne. Vous pensez bien qu'il n'en a pas fallu davantage pour qu'on leur interdît l'entrée de la ville. Alors toute la bande campa de bonne grâce près de la porte de Braine, sur cette butte où il y a un moulin, à côté des trous des anciennes crayères. Et ce fut dans Reims à qui irait les voir. Ils vous regardaient dans la main et vous disaient des prophéties merveilleuses ; ils étaient de force à prédire à Judas qu'il serait pape. Il courait cependant sur eux de méchants bruits d'enfants volés, de bourses coupées et de chair humaine mangée. Les gens sages disaient aux fous : N'y allez pas, et y allaient de leur côté en cachette. C'était donc un emportement. Le fait est qu'ils disaient des choses à étonner un cardinal.

Les mères faisaient grand triomphe de leurs enfants depuis que les égyptiennes leur avaient lu dans la main toutes sortes de miracles écrits en païen et en turc. L'une avait un empereur, l'autre un pape, l'autre un capitaine. »



- **Deuxième extrait :**

*Pierre Gringoire, auteur du mystère qui a lieu à Notre-Dame, se promène dans les rues de Paris durant Mardi-Gras. Il tombe sur une jeune fille nommée Esméralda qui danse sur la place de Grève.*

« Dans un vaste espace laissé libre entre la foule et le feu, une jeune fille dansait. Si cette jeune fille était un être humain, ou une fée, ou un ange, c'est ce que Gringoire, tout philosophe sceptique, tout poète ironique qu'il était, ne put décider dans le premier moment, tant il fut fasciné par cette éblouissante vision.

Elle n'était pas grande, mais elle le semblait, tant sa fine taille s'élançait hardiment. Elle était brune, mais on devinait que le jour sa peau devait avoir ce beau reflet doré des Andalouses et des Romaines. Son petit pied aussi était andalou, car il était tout ensemble à l'étroit et à l'aise dans sa gracieuse chaussure. Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds ; et chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair.

Autour d'elle tous les regards étaient fixes, toutes les bouches ouvertes ; et en effet, tandis qu'elle dansait ainsi, au bourdonnement du tambour de basque que ses deux bras ronds et purs élevaient au-dessus de sa tête, mince, frêle et vive comme une guêpe, avec son corsage d'or sans pli, sa robe bariolée qui se gonflait, avec ses épaules nues, ses jambes fines que sa jupe découvrait par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, c'était une surnaturelle créature.

En vérité, pensa Grégoire, c'est une salamandre, c'est une nymphe, c'est une déesse, c'est une bacchante du mont Ménaléen<sup>35</sup> !

En ce moment, une des nattes de la chevelure de la « salamandre » se détacha, et une pièce de cuivre jaune qui y était attachée roula à terre.

Hé non ! dit-il, c'est une bohémienne.

Toute illusion avait disparu.

Elle se remit à danser : elle prit deux épées dont elle appuya la pointe sur le front, et qu'elle fit tourner dans un sens tandis qu'elle

tournait dans l'autre : c'était en effet tout bonnement une bohémienne. Mais quelque désenchanté que fût Gringoire, l'ensemble de ce tableau n'était pas sans prestige et sans magie ; le feu de joie l'éclairait d'une lumière crue et rouge qui tremblait toute vive sur le cercle des visages de la foule, sur le front brun de la jeune fille, et au fond de la place jetait un blême reflet mêlé aux vacillations de leurs ombres, d'un côté sur la vieille façade noire et ridée de la Maison-aux-Piliers, de l'autre sur le bras de pierre du gibet. »

## Notes

30. Et mirent la bagarre en plusieurs mariages.

31. Ton mari a fauté.

32. Les créatures (infernales) sont les démons. Soit par magie, soit avec l'aide du démon, soit en usant de leur habileté... Les activités de pickpocket sont justifiées rationnellement ou non.

33. On ne l'a pas volé et on ne lui a pas prédit la bonne aventure, peut-être à cause de sa tonsure et de son habit clérical.

34. Le 14 septembre, on fit procession aux Jacobins et prédication contre ceux qui avaient montré leurs mains. La chiromancie est une pratique d'origine antique dont l'Église se défie.

35. Site de la Grèce où on adorait Bacchus.

## CARMEN

*Prosper Mérimée (1845)*

Cette nouvelle de Prosper Mérimée est publiée le 1<sup>er</sup> octobre 1845 à Paris dans la *Revue des deux mondes*.

Lorsqu'il publie *Carmen*, Mérimée s'est déjà rendu deux fois en Espagne. Tout d'abord en 1830, c'est lors de ce voyage qu'il fait la connaissance d'Eugénie de Montijo, la future épouse de l'empereur Napoléon III. Il s'y rend une seconde fois en 1840. Il ne visite alors que Madrid et le nord de l'Espagne. Sa recherche bibliographique et ses souvenirs de voyage nourriront ce court récit qui symbolise la passion destructrice.

Au cours d'un voyage en Espagne, le narrateur, archéologue, rencontre, au bord d'une source, un brigand, José Navarro. Il protège sa fuite et lui évite d'être arrêté. La semaine suivante, à Cordoue, le narrateur fait la connaissance de Carmen, une jolie gitane.

« Un soir, à l'heure où l'on ne voit plus rien, je fumais, appuyé sur le parapet du quai, lorsqu'une femme, remontant l'escalier qui conduit à la rivière, vint s'asseoir près de moi. Elle avait dans les cheveux un gros bouquet de jasmin, dont les pétales exhalaient le soir une odeur enivrante. Elle était simplement, peut-être pauvrement vêtue, tout en noir, comme la plupart des grisettes dans la soirée. Les femmes comme il faut ne portent le noir que le matin ; le soir, elles s'habillent à la française. En arrivant auprès de moi, ma baigneuse laissa glisser sur les épaules la mantille qui lui couvrait la tête, et, à l'obscur clarté qui tombe des étoiles, je vis qu'elle était petite, jeune, bien faite, et qu'elle avait de très grands yeux. Je jetai mon cigare aussitôt. Elle comprit cette attention d'une politesse toute française, et se hâta de me dire qu'elle aimait beaucoup l'odeur du tabac, et que même elle fumait, quand elle trouvait des papelitos bien doux. Par bonheur, j'en avais de tels dans mon étui, et je m'empressai de lui en offrir. Elle daigna en prendre un, et l'alluma à un bout de corde enflammé qu'un enfant nous apporta moyennant un sou. Mêlant nos fumées, nous causâmes si longtemps, la belle baigneuse et moi, que nous nous trouvâmes presque seuls sur le quai. Je crus n'être point indiscret en lui offrant d'aller prendre des glaces à la neveria<sup>36</sup>. Après une hésitation modeste elle accepta ; mais avant de se décider, elle désira savoir quelle heure il était. Je fis sonner ma montre, et cette sonnerie parut l'étonner beaucoup. « Quelles inventions on a chez vous, messieurs les étrangers ! De quel pays êtes-vous, monsieur ? Anglais sans doute<sup>37</sup> ?

Français et votre grand serviteur. Et vous mademoiselle, ou madame, vous êtes probablement de Cordoue ?

Non.

Vous êtes du moins andalouse. Il me semble le reconnaître à votre doux parler.

Si vous remarquez si bien l'accent du monde, vous devez bien deviner qui je suis.

Je crois que vous êtes du pays de Jésus, à deux pas du paradis. (J'avais appris cette métaphore, qui désigne l'Andalousie, de mon ami Francisco Sevilla, picador bien connu.)

Bah ! le paradis... les gens d'ici disent qu'il n'est pas fait pour nous.

Alors, vous seriez donc Moresque, ou... je m'arrêtais, n'osant dire: juive.

Allons, allons ! Vous voyez bien que je suis bohémienne ; voulez-vous que je vous dise la *baji* <sup>38</sup> ? Avez-vous entendu parler de la *Carmencita* ? C'est moi. »

J'étais alors un tel mécréant, il y a de cela quinze ans, que je ne reculai pas d'horreur en me voyant à côté d'une sorcière. «Bon! me dis-je; la semaine passée, j'ai soupé avec un voleur de grands chemins, allons aujourd'hui prendre des glaces avec une servante du diable. En voyage il faut tout voir ». J'avais encore un autre motif pour cultiver sa connaissance. Sortant du collège, je l'avouerais à ma honte, j'avais perdu quelques temps à étudier les sciences occultes et même plusieurs fois j'avais tenté de conjurer l'esprit de ténèbres. Guéri depuis longtemps de la passion de semblables recherches, je n'en conservais pas moins un certain attrait de curiosité pour toutes les superstitions, et me faisais une fête d'apprendre jusqu'où s'était élevé l'art de la magie parmi les Bohémiens.

Tout en causant, nous étions entrés dans la *neveria*, et nous étions assis à une petite table éclairée par une bougie renfermée dans un globe de verre. J'eus alors tout le loisir d'examiner ma gitana pendant que quelques honnêtes gens s'ébahissaient, en prenant leurs glaces, de me voir en si bonne compagnie.

Je doute fort que Mlle Carmen fût de race pure, du moins elle était infiniment plus jolie que toutes les femmes de sa nation que j'aie jamais rencontrées. Pour qu'une femme soit belle, il faut, disent les Espagnols, qu'elle réunisse trente six, ou, si l'on veut, qu'on puisse la définir au moyen de dix adjectifs applicables chacun à trois parties de sa personne. Par exemple, elle doit avoir trois choses noires : les yeux, les paupières et les sourcils ; trois fines, les doigts, les lèvres, les cheveux, etc. Voyez *Brantôme* pour le reste. Ma bohémienne ne pouvait prétendre à tant de perfections. Sa peau, d'ailleurs parfaitement unie, approchait fort de la teinte du cuivre. Ses yeux étaient obliques, mais admirablement fendus ; ses lèvres un peu fortes, mais bien dessinées et laissant voir des

dents plus blanches que les amandes sans leur peau. Ses cheveux, peut-être un peu gros, étaient noirs, à reflets bleus comme l'aile d'un corbeau, longs et luisants. Pour ne pas vous fatiguer d'une description trop prolixe, je vous dirai en somme qu'à chaque défaut elle réunissait une qualité qui ressortait peut-être plus fortement par le contraste. C'était une beauté étrange et sauvage, une figure qui étonnait d'abord, mais qu'on ne pouvait oublier. Ses yeux surtout avaient une expression à la fois voluptueuse et farouche que je n'ai trouvée depuis à aucun regard humain. Œil de bohémien, œil de loup, c'est un dicton espagnol qui dénote une bonne observation. Si vous n'avez pas le temps d'aller au Jardin des plantes pour étudier le regard d'un loup, considérez votre chat quand il guette un moineau. »

## Notes

36. Café pourvu d'une glacière, ou plutôt d'un dépôt de neige. En Espagne, il n'y a guère de village qui n'ait sa neveria.

37. En Espagne, tout voyageur qui ne porte pas avec lui des échantillons de calicot ou de soieries passe pour un Anglais, Inglesito. Il en est de même en Orient. À Chalcis, j'ai eu l'honneur d'être annoncé comme un Milórdos Frantxésos.

38. La bonne aventure.

## BOHÉMIENS EN VOYAGE

*Charles Baudelaire (1857)*

Charles Baudelaire est un auteur du XIX<sup>ème</sup> siècle qui vécut de 1821 à 1867. Son recueil de poèmes le plus connu, *Les Fleurs du Mal*, paru en 1857, provoqua de nombreuses polémiques quant aux thèmes qu'il développait. Ce recueil se compose de 6 parties.

*Bohémiens en voyage* est le seul sonnet régulier du recueil *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. Il est extrait de la partie "Spleen et Idéal" et obéit à certaines contraintes, comme pour sa structure: 2 quatrains suivis de 2 tercets.

La tribu prophétique aux prunelles ardentes  
Hier s'est mise en route, emportant ses petits  
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits  
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes  
Le long des chariots où les leurs sont blottis,  
Promenant sur le ciel des yeux appesantis  
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,  
Les regardant passer, redouble sa chanson ;  
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le désert  
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert  
L'empire familial des ténèbres futures.

## **DES BOHÉMIENS ET DE LEUR MUSIQUE EN HONGRIE**

*Franz Liszt (1859)*

Franz Liszt est un musicien hongrois. Sa carrière de pianiste célèbre l'a mené partout en Europe. Travailleur colossal, il a alors composé la majorité de l'œuvre musical qu'il nous laisse.

A 48 ans, il écrit cet étonnant volume sur la musique des Tziganes en Hongrie. Ce texte (que Franz Liszt a directement écrit en français), introuvable depuis des décennies, est rare, riche, inattendu, fascinant. En 1967, le musicologue Antoine Goléa écrivait : « Il faut lire, relire attentivement ces pages où le grand Liszt, homme de musique savante nous dit : 'Cette musique est inventée, improvisée par les Tziganes, mais seule l'âme de la Hongrie a pu la leur inspirer' ».

« Entre les peuples de l'Europe, il en surgit un jour un, tout à coup, sans qu'on pût savoir au juste d'où il était sorti. Il s'abattit sur

notre continent sans témoigner de désir de conquête, mais aussi sans demander l'autorisation d'un domicile. Il ne voulut point asservir, mais il refusa de se soumettre. Il ne voulut rien donner, mais ne consentit à rien accepter. Il n'avoua ni de quels plateaux africains ou asiatiques il descendait, ni par quelle nécessité il venait chercher d'autres cieux. Il n'apporta aucun souvenir, il ne trahit aucune espérance. Il refusa les bénéfices d'une colonisation, et, comme trop vain de sa triste race pour condescendre jamais à se fondre en une autre, il se contenta de vivre en repoussant tout élément étranger, en ne participant à aucun des avantages des civilisations qu'il côtoyait, et qui toutes semblaient lui être également antipathiques. Ce peuple est étrange, si étrange qu'il ne ressemble à aucun autre, en aucune chose. Il ne possède ni sol, ni culte, ni histoire, ni code quelconque. Il continue d'exister en ne permettant à aucune influence, à aucune volonté, à aucune persécution, à aucun enseignement, soit de le modifier, soit de le dissoudre, soit de l'extirper. Il se partage en tribus, en hordes, en bandes, qui vont de ça et de là, suivant chacune des routes que le hasard dessine, sans communications entre elles, ignorant en partie leur existence mutuelle, mais gardant chacune, sous les méridiens les plus éloignés, un signe de ralliement, une solidarité qui leur est sacrée, les mêmes mœurs, la même langue et la même physionomie. Il ne vit à nos yeux que d'une vie quasi animale, ignorant et insouciant de tout ce qui se passe en dehors de lui. Les siècles marchent, le monde progresse, les pays où il s'héberge font la guerre et la paix, changent de maître et d'esprit : lui, reste impassible et indifférent, vivant au jour le jour, profitant des préoccupations causées par les événements qui décident du sort des autres nations pour exister moins difficilement, et disparaissant à travers la forêt et les gorges des montagnes aussitôt qu'on a le loisir de s'occuper de lui. On dirait une troupe d'oiseaux humains nichant dans les feuillées des bois pour réveiller les échos ignorés, se mirer dans les sources cachées, et continuer ses migrations de climat en climat, à mesure qu'elle est obligée d'en fuir les rigueurs et de chercher sous d'autres firmaments des conditions d'être moins pénibles. Ce peuple qui ne s'associe aux joies et aux douleurs, aux prospérités et aux malheurs d'aucun autre, qui,

comme un sarcasme incarné, se rit des ambitions et des pleurs, des combats et des festins d'autrui ; ce peuple qui ne sait lui-même ni d'où il vient ni où il va, qui se maintient dans une existence toute anormale, qui ne conserve aucune tradition et n'enregistre pas d'annales, qui n'a aucune conviction définie, aucune règle de conduite, et ne se tient unique que par des superstitions grossières, des coutumes vagues, une misère constante, un abaissement profond ; ce peuple qui néanmoins s'obstine, au prix de toutes les dégradations et de tous les dénûments, à garder ses tentes, ses haillons, sa faim et sa liberté ; ce peuple qui exerce sur les nations civilisées une fascination indestructible et indescriptible, passant comme un legs superstitieusement gardé d'un siècle à l'autre ; ce peuple qui, tout diffamé qu'il est, n'en offre pas moins des types charmants à nos plus grands poètes ; ce peuple si hétérogène, d'un caractère si indomptable, si intraitable, ni inexplicable, devait cependant recéler dans quelque coin de son cœur quelque hautaine qualité, puisque, susceptible d'être idéalisé, il s'est idéalisé lui-même, qu'il a eu aussi des chants et des poèmes, et que ceux-ci, réunis en un corps, pourraient presque former une épopée d'un nouveau genre. »

## **NOUVEAUX CONTES À NINON**

Émile Zola (1864)

Émile Zola est un écrivain français né le 2 avril 1840 à Aix en Provence. Il est considéré comme le chef de file des écrivains naturalistes décrivant avec passion la société française du Second Empire dans la fresque romanesque des Rougon-Macquart qui comprend 20 volumes. Écrivain engagé, il prend fait et cause pour le capitaine Dreyfus dont il défend l'innocence dans l'article de *L'Aurore* « J'Accuse » en janvier 1898. Il continue son combat lors de son procès au cours duquel il est condamné par la justice pour diffamation et doit s'exiler à Londres. Il meurt à Paris le 29 septembre 1902.



Dans les *Contes à Ninon* (parus en 1864), Zola a 24 ans, c'est sa première publication) et les *Nouveaux Contes à Ninon* (1874), Zola expose tous ses talents, il joue de tous les registres, de tous les genres : le merveilleux, le fantastique, la satire, l'épopée, le récit réaliste, l'autobiographie. Il y exploite tous les tons : l'humour, l'ironie, le pathétique, le sérieux démonstratif, la colère. Entre contes et chroniques, sous le signe de la fantaisie comme du sérieux, ces œuvres de jeunesse montrent la richesse, l'ambiguïté, la puissance d'imagination et d'expression qui donneront bientôt leur prix aux romans à venir.

« J'ai visité un campement de Bohémiens, établi en face du poste-caserne de la porte Saint-Ouen. Ces sauvages doivent bien rire de cette grande bête de ville qui se dérange pour eux. Il m'a suffi de suivre la foule ; tout le faubourg se portait autour de leurs tentes, et j'ai même eu la honte de voir des gens qui n'avaient pourtant pas l'air tout à fait d'imbéciles, arriver en voiture découverte, avec des valets de pied en livrée.

Quand ce pauvre Paris a une curiosité, il ne la marchande guère. Le cas de ces Bohémiens est celui-ci. Ils étaient venus pour rétamper les casseroles et poser des pièces aux chaudrons du faubourg. Seulement, dès le premier jour, à voir la bande de gamins qui les dévisageaient, ils ont compris à quel genre de ville civilisée ils avaient affaire. Aussi se sont-ils empressés de lâcher les chaudrons et les casseroles.

Comprenant qu'on les traitait en ménagerie curieuse, ils ont consenti, avec une bonhomie railleuse, à se montrer pour deux sous. Une palissade entoure le campement ; deux hommes se sont placés à deux ouvertures très-étroites, où ils recueillent les offrandes des messieurs et des dames qui veulent visiter le chenil. C'est une poussée, un écrasement. Et il a même fallu mettre là des sergents de ville. Les Bohémiens tournent parfois la tête pour ne pas s'égayer au nez des braves gens qui s'oublient jusqu'à leur jeter des pièces de monnaie blanche.

Je me les imagine, le soir, comptant la recette, quand le monde n'est plus là. Quelles gorges chaudes ! Ils ont traversé la France, dans les rebuffades des paysans et les méfiances des gardes champêtres. Ils arrivent à Paris, avec la crainte qu'on ne les jette au fond de quelque basse fosse. Et ils s'éveillent au milieu de ce rêve doré de tout un peuple de messieurs et de dames en extase devant leurs guenilles. Eux, eux qu'on chasse de ville en ville ! Il me semble les voir se dresser sur le talus des fortifications, drapés dans leurs loques, jetant un grand rire de mépris à Paris endormi.

La palissade entoure sept ou huit tentes, ménageant entre elles une sorte de rue. Des chevaux étiques, petits et nerveux, broutent l'herbe roussie, derrière les tentes. Sous des lambeaux de vieilles bâches, on aperçoit les roues basses des voitures.

Au dedans, règne une puanteur insupportable de saleté et de misère. Le sol est déjà battu, émietté, purulent. Sur les pointes des palissades, la literie prend l'air, des paillots, des couvertures déteintes, des matelas carrés où deux familles doivent dormir à l'aise, tout le déballage de quelque hôpital de lépreux séchant au soleil. Dans les tentes, dressées à la mode arabe, très-hautes et s'ouvrant comme les rideaux d'un ciel de lit, des chiffons s'entassent, des selles, des harnais, un bric-à-brac sans nom, des objets qui n'ont plus ni couleur, ni forme, qui dorment là dans une couche de crasse superbe, chaude de ton et faite pour ravir un peintre.

Pourtant, j'ai cru découvrir la cuisine, au bout du campement, dans une tente plus étroite que les autres. Il y avait là quelques marmites de fer et des trépieds ; j'ai même reconnu une assiette. D'ailleurs, pas la moindre apparence de pot-au-feu. Les marmites servent peut-être à préparer la bouillie du sabbat.

Les hommes sont grands, forts, la face ronde, les cheveux très-longs, bouclés, d'un noir lisse et huileux.

Ils sont vêtus de toutes les défroques ramassées en chemin. Un d'eux se promenait, drapé dans un rideau de cretonne à grands ramages jaunes. Un autre avait une veste qui devait provenir de quelque habit noir dont on avait arraché la queue. Plusieurs ont des jupons de femme. Ils sourient dans leurs longues barbes, claires et soyeuses. Leurs coiffures de prédilection paraissent être des fonds de vieux chapeaux de feutre, dont ils ont fait des ca-lottes en en coupant les ailes.

Les femmes sont également grandes et fortes. Les vieilles, sé-chées, hideuses avec leurs maigreurs nues et leurs cheveux dé-noués, ressemblent à des sorcières cuites aux feux de l'enfer. Par-mi les jeunes, il y en a de très-belles, sous leur couche de crasse, la peau cuivrée, avec de grands yeux noirs d'une douceur exquise. Celles-là font les coquettes ; elles ont les cheveux nattés en deux grosses nattes tombantes, rattachées derrière les oreilles, étran-glées de place en place par des bouts de chiffons rouges. Dans leur jupon de couleur, les épaules couvertes d'un châle noué à la cein-ture, coiffées d'un mouchoir qui les serre au front, elles ont un grand air de reines barbares tombées dans la vermine.

Et les enfants, tout un troupeau d'enfants, grouillent. J'en ai vu un en chemise, avec un gilet d'homme immense qui lui battait les mollets ; il tenait un beau cerf-volant bleu. Un autre, un tout petit, deux ans au plus, allait nu, absolument nu, très-grave, au milieu des rires bruyants des filles curieuses du quartier. Et il était si sale, le cher petit, si vert et si rouge, qu'on l'aurait pris pour un bronze florentin, une de ces charmantes figurines de la Renaissance.

Toute la bande reste impassible devant la curiosité bruyante de la foule. Des hommes et des femmes dorment sous les tentes. Une mère allaite, le sein nu et noir comme une gourde brunie par l'usage, un poupon tout jaune, qui a l'air d'être en cuivre. D'autres femmes, accroupies, regardent sérieusement ces Parisiens

étranges qui furètent dans la saleté. J'ai demandé à une d'elles ce qu'elle pensait de nous ; elle a souri faiblement, sans répondre.

Une belle fille d'une vingtaine d'années se promène au milieu des badauds, tente les dames en chapeau et en robe de soie, auxquelles elle offre de dire la bonne aventure. Je l'ai vue opérer. Elle a pris la main d'une jeune femme, la gardant dans la sienne, d'une façon câline, si bien que la main a fini par s'abandonner à elle. Alors, elle a fait entendre qu'il fallait mettre une pièce de monnaie dans la main ; une pièce de dix sous n'a pas suffi, elle en a voulu deux, et même elle parlait de cinq francs. Au bout de quelques secondes, après avoir promis une longue vie, des enfants, beaucoup de bonheur, elle a pris les deux pièces de dix sous, s'en est servie pour faire des signes de croix sur le bord du chapeau de la jeune femme, et au mot : Amen, les a fait disparaître dans sa poche, une poche immense, où j'ai entrevu des poignées de monnaie blanche.

Il est vrai qu'elle vend un talisman. Elle casse, entre les dents, un petit morceau d'une matière rougeâtre, qui ressemble à de l'écorce d'orange séchée ; elle noue ce morceau dans le coin du mouchoir de la personne à laquelle elle vient de dire la bonne aventure ; puis, elle lui recommande d'ajouter au talisman du pain, du sel et du sucre. Cela doit empêcher toutes les maladies et conjurer le mauvais esprit.

Et la diablesse fait son métier avec une gravité étonnante. Si on lui reprend une des pièces de monnaie qu'elle a fait mettre dans la main, elle jure que ses bons souhaits se tourneront en des maux effroyables. C'est naïf, mais le geste et l'accent sont excellents. »

## **MICHEL STROGOFF**

*Jules Verne (1876)*

Jules Verne (1828-1905) naît à Nantes en même temps que la première ligne de chemin de fer française, quelque mois avant la découverte de la photographie et la traversée de l'Atlantique à vapeur. Monté à Paris après son bac pour ses études de droit, il fréquente la bohème, continue à écrire et en 1850 fait jouer une première pièce avec l'appui d'Alexandre Dumas. Après sa thèse de droit, il travaille au Théâtre lyrique qui joue ses œuvres mais devient agent de changes pour s'établir. Il voyage, fait la connaissance de Nadar photographe et ballonniste, écrit de plus belle et signe le premier contrat d'une longue série avec Hetzel. Il s'installe au Crotoy puis à Amiens, traverse l'Atlantique, effectue un vol en ballon, achète un bateau et écrit toujours : certaines de ses œuvres comme *Le Tour du monde en 80 jours* en 1874 sont de grands succès au théâtre. C'est en 1876 qu'il publie Michel Strogoff qui est monté au Châtelet à Paris dix ans plus tard. Élu municipal socialiste à Amiens en 1888 après son échec à l'Académie française, il écrit toujours parfois avec son fils Michel même si sa santé se dégrade. Il meurt en 1905 année de la théorie de la relativité d'Einstein en laissant plusieurs manuscrits. Son œuvre est prolifique : plus de 65 romans et elle est populaire. Ses univers sont multiples, au croisement du roman d'aventures et du roman de science-fiction avec un goût très net pour les techniques en pleine évolution. Jules Verne est l'un des auteurs francophones les plus lus et les plus traduits dans le monde.

L'extrait suivant suit l'un des héros les plus connus de Jules Verne dans l'empire des Tsars ; l'image des Tsiganes de l'Est ici dépeinte fut donc très diffusée.

### **VIII – EN REMONTANT LA KAMA**

« Ces étoffes, piquées alors par les premiers rayons du soleil, rappelèrent à Michel Strogoff cet effet singulier qu'il avait observé pendant la nuit. C'était tout ce paillon de bohème qui étincelait

dans l'ombre, lorsque la cheminée du steam-boat vomissait quelques flammes.

« Il est évident, se dit-il, que cette troupe de tziganes, après être restée sous le pont pendant le jour, est venue se blottir sous le gaillard pendant la nuit. Tenaient-ils donc à se montrer le moins possible, ces bohémiens ? Ce n'est pourtant pas dans les habitudes de leur race ! »

Michel Strogoff ne douta plus alors que le propos qui le touchait directement ne fût parti de ce groupe noir, pailleté par les lueurs du bord, et n'eût été échangé entre le vieux tzigane et la femme à laquelle il avait donné le nom mongol de Sangarre.

Michel Strogoff, par un mouvement involontaire, se porta donc vers la coupée du steam-boat, au moment où la troupe bohémienne allait le quitter pour n'y plus revenir.

Le vieux bohémien était là, dans une humble attitude, peu conforme avec l'effronterie naturelle à ses congénères. On eût dit qu'il cherchait plutôt à éviter les regards qu'à les attirer. Son lamentable chapeau, rôti par tous les soleils du monde, s'abaissait profondément sur sa face ridée. Son dos voûté se bombait sous une vieille souquenille dont il s'enveloppait étroitement, malgré la chaleur. Il eût été difficile, sous ce misérable accoutrement, de juger de sa taille et de sa figure.

Près de lui, la tzigane Sangarre, femme de trente ans, brune de peau, grande, bien campée, les yeux magnifiques, les cheveux dorés, se tenait dans une pose superbe.

De ces jeunes danseuses, plusieurs étaient remarquablement jolies, tout en ayant le type franchement accusé de leur race. Les tziganes sont généralement attrayantes, et plus d'un de ces grands seigneurs russes, qui font profession de lutter d'excentricité avec les Anglais, n'a pas hésité à choisir sa femme parmi ces bohémiennes.

L'une d'elles fredonnait une chanson d'un rythme étrange, dont les premiers vers peuvent se traduire ainsi :

Le corail luit sur ma peau brune,

L'épingle d'or à mon chignon ! Je vais chercher fortune

Au pays de...

La rieuse fille continua sa chanson sans doute, mais Michel Strogoff ne l'écoutait plus.

En effet, il lui sembla que la tzigane Sangarre le regardait avec une insistance singulière. On eût dit que cette bohémienne voulait inéfaçablement graver ses traits dans sa mémoire.

Puis, quelques instants après, Sangarre débarquait la dernière, lorsque le vieillard et sa troupe avaient déjà quitté le Caucase.

« Voilà une effrontée bohémienne ! se dit Michel Strogoff. Est-ce qu'elle m'aurait reconnu pour l'homme qu'elle a traité d'espion à Nijni-Novgorod ? Ces damnées tziganes ont des yeux de chat ! Elles y voient clair la nuit, et celle-là pourrait bien savoir... »

Michel Strogoff fut sur le point de suivre Sangarre et sa troupe, mais il se retint.

« Non, pensa-t-il, pas de démarche irréfléchie ! Si je fais arrêter ce vieux diseur de bonne aventure et sa bande, mon incognito risque d'être dévoilé. Les voilà débarqués, d'ailleurs, et, avant qu'ils aient passé la frontière, je serai déjà loin de l'Oural. Je sais bien qu'ils peuvent prendre la route de Kazan à Ichim, mais elle n'offre aucune ressource, et un tarentass, attelé de bons chevaux de Sibérie, devancera toujours un chariot de bohémiens ! Allons, ami Korpanoff, reste tranquille ! »

D'ailleurs, à ce moment, le vieux tzigane et Sangarre avaient disparu dans la foule. »

## ❖ XX<sup>E</sup> SIÈCLE

### **MES ORIGINES**

*Mémoires de Frédéric Mistral (éd. posthume 1915-1925)*

Joseph Etienne Frédéric Mistral est un poète et écrivain, lexicologue français de langue d'oc, né le 8 septembre 1830 à Maillane, commune où il est mort le 25 mars 1914. Il est prix Nobel de littérature en 1904. A la suite de son prix, âgé de 73 ans, il décide d'écrire ses Mémoires. Il y raconte un Midi ensoleillé et généreux.

Dans cet extrait, un ami demande à Frédéric Mistral s'il souhaite l'accompagner au pèlerinage des Saintes-Maries de la Mer. Ne con-

naissant pas la Camargue, l'auteur accepte volontiers et découvre un autre Midi, différent de sa Provence, avec des coutumes différentes.

### **Les Saintes-Maries de la Mer**

« Les reliques vénérées de Marie Jacobé, de Marie Salomé, et de Sara leur servante sont renfermées, sous la voûte du chœur et de l'abside, dans une chapelle haute, d'où, par un orifice qui donne dans l'église, la veille de la fête et au moyen d'un câble, on les descend lentement sur la foule enthousiaste.

Dès qu'on eut dételé, au milieu des dunes couvertes d'arroches et de tamaris, qui entourent le bourg, nous courûmes à l'église.

« Éclairez-les ces Saintes chéries ! » criaient les Montpelliéraines qui vendaient, devant la porte, des cierges, des bougies, des images et des médailles.

L'église était bondée de gens du Languedoc, de femmes du pays d'Arles, d'infirmités, de bohémiennes, tous les uns sur les autres. Ce sont d'ailleurs les bohémiens qui font brûler les plus gros cierges, mais exclusivement à l'autel de Sara, qui, d'après leur croyance, était de leur nation. C'est même aux Saintes-Maries que ces nomades tiennent leurs assemblées annuelles, y faisant de loin en loin l'élection de leur reine.

Pour entrer ce fut difficile. Des commères de Nîmes embéguinées de noir, qui traînaient avec elles leurs coussins de coutil pour coucher dans l'église, se disputaient les chaises :

« Je l'avais avant vous ! – Moi, je l'avais louée ! ». Un prêtre faisait baiser de bouche en bouche le Saint Bras ; aux malades on donnait des verres d'eau saumâtre, de l'eau du puit des Saintes qui est au milieu de la nef et qui, à ce qu'on dit, ce jour-là devient douce. Certains, pour s'en servir en guise de remède, raclaient avec leurs ongles la poussière d'un marbre antique, sculpture encastree dans le mur, qui fut « l'oreiller des Saintes ». Une odeur, une touffeur de cierges brûlants, d'encens, d'échauffé, de faguenas, vous suffoquait. Et chaque groupe, à pleine voix et pêle-mêle, y chantait son cantique.



Mais en l'air, quand apparurent les deux châsses en forme d'arches, aïe ! quels cris « Grandes Saintes Maries ! » Et à mesure que la corde se déroulait dans l'espace, les cris aigus, les spasmes s'exaspéraient de plus belle. Les fronts, les bras levés, la foule pantelante attendait un miracle... Oh, du fond de l'église, soudain s'est élancée, comme si elle avait des ailes, une superbe jeune fille, blonde, déchevelée ; et frôlant de ses pieds les têtes de la foule, elle vole, comme un spectre, au travers de la nef, vers les châsses flottantes et crie : « Ô Grandes Saintes ! Rendez-moi, par pitié, l'amour de mon cadet ! »

Tous se levèrent « C'est l'Alarde » criaient les Beaucairois. « C'est sainte Madeleine qui vient visiter ses sœurs ! » disaient d'autres effarés... Et en somme nous pleurons tous.

Pour finir, le lendemain, il y eut la procession sur le sable de la plage, au mugissement, au souffle des ondes blanchissantes qui s'y éclaboussaient. Au loin, sur la haute mer louvoyaient deux ou trois navires qui avaient l'air en panne et les gens se montraient une traînée resplendissante que le remous des vagues prolongeait sur la mer : « C'est ce chemin, disait-on, que les Saintes Maries, dans leur nacelle, tinrent pour aborder en Provence après la mort de Notre-Seigneur ». Sur le rivage vaste, au milieu de ces visions qu'illuminait un soleil clair, il nous semblait vraiment que nous étions en paradis. »

## **COMPLAINTE GITANE**

*Federico Garcia Lorca (1928)*

Traduit de l'espagnol par Line Amselem (rééd. Éditions Allia, Paris, 2005) *Le Romancero gitano* est le recueil de poésie le plus célèbre de toute la littérature espagnole. Il rassemble dix-huit textes composés entre 1924 et 1927 par Federico Garcia Lorca (1898-1936). Avant même leur parution en 1928, les poèmes suscitent un enthousiasme hors du commun lorsque Lorca les lit en public. La critique encense le livre qui est aussi un grand succès de librairie. Le projet poétique du *Romancero gitano* est le reflet de l'équilibre entre les références du poète au Siècle d'or du théâtre

espagnol et un avant-gardisme artistique (il est proche de Dali). Dans ce recueil, Lorca y annonce le rapprochement original de deux traditions puissantes en Espagne : la forme poétique du romance (romancero désigne un ensemble de romances) et le monde gitan.

L'Andalousie, dont la quintessence est pour Lorca le peuple gitan, est très présente dans sa poésie. Pour lui, l'esprit andalous – le duende – est à rechercher au-delà de l'époque musulmane ou de l'époque romaine de l'Andalousie. Ses racines hellénistiques et sémitiques font du chant des gitans un témoignage de la spiritualité méditerranéenne.

### **Complainte de la lune, lune**

A Conchita Garcia Lorca

La lune vint à la forge  
En jupe de tubéreuse  
Et l'enfant ouvrit sur elle,  
Ouvrit, ouvrit ses grands yeux.  
Dans l'air tout ému, la lune  
Bouge ses bras et ses mains  
En montrant, lubrique et pure,  
Ses deux seins de dur étain.  
Va-t-en lune, lune, lune.  
S'ils arrivaient, les Gitans  
Feraient de ton cœur parure  
D'anneaux et de colliers blancs.  
Petit, laisse-moi danser.  
Lorsque les Gitans viendront  
Tes jolis yeux seront clos,  
Va-t-en lune, lune, lune,  
Je les entends galoper  
Petit, ne marche pas sur  
Ma blancheur amidonnée.

Le cavalier traversait  
La plaine, tambourinaire,

Et dans la forge l'enfant  
Avait fermé les paupières.  
Au milieu des oliviers  
Les Gitans de bronze et de rêve  
Ont la tête relevée  
Et leurs yeux sont entrouverts.

Comme chante sur son arbre  
Oh ! chante le chat-huant,  
Dans le ciel passe la lune  
Tenant la main d'un enfant.

Les Gitans dedans la forge  
Poussent des cris en pleurant  
Et le vent la veille, veille,  
La veillent l'air et le vent.

Éditions Allia, Paris, 2005

## **L'HOMME FOUROYÉ**

*Blaise Cendrars (1945)*

Blaise Cendrars, de son vrai nom Frédéric-Louis Sauser, est un écrivain d'origine suisse, naturalisé français, né le 1<sup>er</sup> septembre 1887 à La Chaux-de-Fonds, dans le canton de Neuchâtel (Suisse), et mort le 21 janvier 1961 à Paris.

Aventurier et de boulingueur, il publie ses premiers poèmes, *Les Pâques*, en 1912 qu'il signe du pseudonyme de Blaise Cendrars. Il voyage ensuite en Russie, puis emprunte le Transsibérien pour faire le voyage de Moscou jusqu'en Chine. *La Prose du transsibérien* et *la petite Jehanne de France*, publiés en en 1913 sont tirés de cette expérience. Il s'engage aux côtés de la France dès août 1914 comme « engagé volontaire » puis dans la légion étrangère : gravement blessé en 1915 lors des combats de Champagne, il est amputé du bras droit. Naturalisé français en 1916, il réapprend à écrire de son bras gauche. Il publie, en 1918, un court texte en

prose : *J'ai tué*, premier livre illustré par Fernand Léger. Lassé du milieu littéraire, il se tourne quelques années vers le cinéma puis abandonne après quelques échecs. Il voyage alors au Brésil en 1924. Il s'oriente dès lors vers le roman avec *L'Or* en 1925, où il retrace le dramatique destin de Johann August Suter, millionnaire d'origine suisse ruiné par la découverte de l'or sur ses terres en Californie. Ce succès mondial va faire de lui, durant les années vingt, un romancier de l'aventure que confirme Moravagine en 1926, avant qu'il ne devienne dans les années trente, grand reporter, puis, correspondant de guerre dans l'armée anglaise en 1939. Il quitte Paris après la débâcle, et s'installe à Aix-en-Provence puis à Villefranche-sur-mer. Il ne reprend l'écriture qu'en 1943 en rédigeant des récits autobiographiques avec *L'Homme foudroyé* (1945), *La Main coupée*, *Bourlinguer*. De retour à Paris en 1950 et jusqu'à sa mort, il participe à des programmes artistiques et des entretiens radiophoniques réputés.

*L'homme foudroyé*, paru en 1945, est donc le premier de ses récits autobiographiques qui court de la Grande Guerre au Marseille des années 1920, en passant par le Brésil et les camps gitans.

Dans la deuxième « rhapsodie », « les ours », ainsi que l'intitule Blaise Cendrars, l'auteur raconte ses pérégrinations dans le monde des gitans de la zone de la porte d'Italie. Il y emmène son ami Fernand Léger, artiste peintre mais aussi Gustave Lerouge, écrivain et journaliste au *Petit Parisien*. Il arrive au moment de l'élection du roi des gitans, appelé « le roi de Sicile » qui est l'oncle de son ami, Sawo, avec lequel il a combattu dans la légion en 1915.

- « **Enfin le Balafre parut.**

C'était un bel homme car les Sawo sont tous d'une bonne souche. Quand je faisais partie de la famille, j'ai toujours penché à croire que leur origine lointaine devait remonter à la race des Guanches, ces premiers habitants des îles Canaries, dont la beauté, la force, et l'aisance physiques (et plus particulièrement la vivacité et l'air

passionné des femmes) frappèrent d'admiration les compagnons de Jean de Béthencourt, leur conquérant normand au début du XV<sup>ème</sup> siècle. Le terme « Siciliens » n'est en usage qu'aux abords de la porte d'Italie et l'élection du « Roi de la Sicile » n'est qu'une coutume locale. Mais cela donne un titre qui compte et qui confère de l'autorité au Kremlin- Bicêtre et accorde le privilège de prélever des impôts sur l'ensemble de la zone sud. Eux-mêmes, les Sawo, se disent de famille noble et tout le clan était fier d'appartenir aux tribus du Sud-Ouest, des marches de Camargue, d'Espagne et du Portugal, des hommes de la mer ou de l'océan, contrairement aux « Roumanis », originaires de l'Est, venus du Danube, et qu'ils méprisent, les dénommant les « riverains », les « païens », les « souffleurs », les « marchands d'eau » parce qu'ils suivent les cours des fleuves et des rivières, alors qu'eux, le « peuple de l'écume » comme ces Gitanes se nomment dans leur langage imagé, ont tracé leurs cheminement d'ouest en est, de Saint- Jacques de Compostelle<sup>39</sup> à Jérusalem, prélevant sur leur passage la dîme qui leur est due partout sous forme d'ambre, d'or et ... d'étoiles, campant à la belle étoile, leur pérégrination aux sanctuaires chrétiens et leur stage aux cryptes royales de l'Occident, à Nazaréa, à N-Srado Pilar, aux Saintes- Maries-de-la-Mer (ces dernières années à Lourdes), à Alcobaga, à l'Escorial, à Saint-Denis restant mystérieux. »

- **Deuxième extrait : La Mère**

« Comme toute les Gitanes, la Mère avait pris la route de très bonne heure pour fuir la tyrannie de ses frères, l'aîné, ce grand fou, ce rêveur de Grêlé, qui ne respectait aucune tradition et n'avait pas fondé de famille par paresse, oubli et baguenauderie de qui baye aux corneilles et est dans la lune ; le cadet, le Balaféré, qui n'y avait pas songé non plus, ni rien entrepris par orgueil, cupidité, avarice, jalousie, cruauté, uranisme, goût de s'enrichir, envie de régner, passion de l'intrigue et besoin de dominer ; l'un et l'autre ayant déjà prostitué leur sœur plusieurs fois. Naturellement, elle avait été vendue au berceau et, naturellement, dès sa nubilité elle s'était donnée dans l'herbe des fortifs, s'abandonnant sans fausse

pudeur au mystère du sang. Elle avait donc fui avec son premier mari, poussant une lourde roulotte à bras, sorte de maison du berger à deux roues, de Paris jusqu'aux rives de l'Allier, où elle cala sa maison roulante en bordure d'un chemin défoncé, tout au bord de la rivière, à l'ombre d'une rangée de peupliers marquant la limite entre deux communes et prenant bien garde de fixer une roue de son véhicule sur chaque territoire, donc à cheval sur le règlement interdisant le stationnement des nomades et à l'abri de l'intervention des gardes champêtres puisqu'elle n'était bivouaquée entièrement dans aucune de leur zone respective de surveillance, et se moquant des arrêtés affichés, n'ayant qu'une seule roue d'engagée sur chaque terre communale.

Et voilà à quel genre de malice et d'astuce il faut avoir recours pour vivre en marge. Cela délie singulièrement l'imagination et le don et la pratique de l'observation. Cela développe l'instinct de rapine. Vivre au jour le jour vous remplit d'insouciance. C'est pourquoi les Gitanes sont joyeux, pillent, braconnent, raflent tout ce qu'ils peuvent attraper, mendigotent avec insistance mais se fichent du résultat, quêtent pour avoir l'air d'en avoir l'air, les femmes disant la bonne aventure pour soutirer des sous et des blancs écus, tout en se payant la tête du client et en éclatant joyeusement de rire, sauf quelques rares exceptions, comme la Mère dont les consultations étaient sérieuses et les prédictions se payaient d'une pièce d'or. »

## **TSIGANES. SUR LA ROUTE AVEC LES ROM LOVARA**

*Jan Yoors (1967)*

Traduit de l'américain par Antoine Gentien, éditions Phébus, Mayenne, 1990.

Jan Yoors (1922-1977) est né dans une famille d'Anvers où l'on cultivait les beaux-arts ainsi qu'un discret non-conformisme. Il parle plusieurs langues et reçoit une éducation très libérale. À douze ans, il fugue pour rejoindre une compagnie de bohémiens qui passait par sa ville. Ses parents le font rechercher : il leur ex-

plique qu'il ne veut plus aller à l'école mais suivre les Roms qui lui ont fait goûter une autre liberté. Ses parents acceptent son choix, son père conservant une vision idyllique du monde des gitans qu'il avait côtoyé dans sa jeunesse en Andalousie. Commence alors une errance de plusieurs années sur les routes de l'Europe dans l'entre-deux-guerres puis pendant la guerre en France. Il écrit son roman lors de son séjour aux États-Unis en 1967. *Tsiganes* est donc plus un livre de témoignage de l'intérieur sur la culture et les traditions des Roms vus par quelqu'un qui avait su se faire accepter par cette communauté.

- **Premier extrait :**

« Pendant des semaines entières les hommes et les jeunes gens vivaient en plein air. Les femmes et leurs filles aînées passaient une partie de la journée à l'intérieur des roulottes. Les premiers temps, il m'arrivait d'éprouver le désir de me sentir sous un toit, entouré de murs qui protégeraient mon intimité. Ah ! pousser une porte et s'enfermer à clé. Alors, comme si elle avait deviné ce que je pensais, Keja entamait un monologue qui paraissait venir d'un lointain ciel bleu. Elle avait une voix de miel, un peu rauque, et d'un timbre hypnotique. « C'est une drôle d'idée, disait-elle, de vouloir se retirer quelque part. Dans les murs il y a des portes et dans les portes des trous de serrure qui permettent de se livrer à l'espionnage. Les gadje sont de drôles de gens. » Pour les Rom, la privauté est un état d'esprit. Ils ne s'immiscent pas dans la vie d'autrui, non par indifférence mais par discrétion.

La nuit, quand il fait beau, les Gitans dorment dehors. Leurs couches ne sont jamais à plus de cinq ou six mètres les unes des autres. Ils doivent faire preuve de beaucoup de tact pour ne pas se gêner, car rien de ce qui se passe sous un édredon n'est ignoré de l'édredon voisin. Au réveil, ils ne s'adressent pas la parole avant de s'être lavés. Ce serait manquer à la politesse la plus élémentaire. De même, ils satisfont leurs besoins naturels avec la plus grande discrétion. Pendant tout le temps que j'ai passé avec eux, je n'ai jamais entendu une plaisanterie scatologique. A dire vrai, les règles très strictes qui régissent la vie de la communauté ne con-

cernent que les adultes. Les enfants, surtout les petits garçons, ont une conception très spéciale de la morale. A l'intérieur du camp, ils se comportent avec un minimum de décence, mais présence d'étrangers ils se permettent à peu près tout. Les gadje ont souvent été les témoins d'exhibitions extrêmement osées. Comme ces gestes obscènes sont destinés à les scandaliser, ils ne sont pas désapprouvés par les parents. »

- **Deuxième extrait :**

« Parmi les Rom que je connaissais, de nombreux étaient considérés comme apatrides. Ils ne possédaient que des papiers d'identité provisoires. En principe, ils ne faisaient qu'aller d'une frontière à l'autre. Dans chaque pays, ils étaient obligés de se présenter à la police. En France, ils devaient se conformer aux prescriptions de l'exécrable « carnet anthropologique ». Leur présence était requise toutes les vingt-quatre heures dans les locaux d'un commissariat ou d'une gendarmerie. Les membres de la tribu des Kalderasa avaient voyagé après la Première Guerre mondiale avec des passeports Nansen destinés aux Russes blancs qui fuyaient leur pays. Des Tsiganes que j'ai connus s'étaient fait rapatrier de Turquie sous prétexte qu'ils étaient sujets grecs. D'autres disaient avoir été obligés de s'enfuir devant la guerre civile espagnole ou le débarquement allié en Afrique du Nord. Se prétendant citoyens français, ils avaient réclamé des duplicatas de leur acte de naissance prétendument perdu au cours d'exodes mouvementés.

Des Tsiganes, connu sous le nom de Baba Tshurkeshti, qui vivaient en Hollande pendant la Seconde Guerre mondiale, se procurèrent on ne sait comment des passeports guatémaltèques. Il y avait aussi, à l'époque, les passeports du « Bon Samaritain » délivrés par le Brésil, le Nicaragua et la République Dominicaine. En 1943-1944, je rencontrais en Espagne plusieurs familles polonaises qui cherchaient à se rendre en Angleterre ou en Égypte. D'autres, se prétendant grecques, échouèrent dans un camp à El Shatt, en Palestine. Pour tous, ce n'était qu'une étape de plus sur la longue route. Des Tsiganes émigrèrent d'une façon plus ou moins régulière aux États-Unis. Après y avoir vécu longtemps, ils revinrent en



Turquie ou au Moyen-Orient. Les enfants nés aux États-Unis sont citoyens américains, mais parmi les Tsiganes on les appelle toujours les « Turki ».

Pendant et après la Seconde Guerre mondiale, beaucoup d'entre eux se joignirent aux personnes déplacées et aux réfugiés politiques. Cela leur donna une certaine liberté de mouvements. A la fin de 1950, des tribus entières quittèrent la Pologne pour l'Allemagne de l'Est d'où elles passèrent à l'Ouest (la police ferma les yeux, sans doute heureuse de s'en débarrasser). Il y eut aussi pas mal de passages clandestins de Yougoslavie en Italie. Plus récemment, on a vu des tribus arriver de certains pays d'Extrême-Orient où leur présence n'est plus tolérée. L'histoire de leurs pérégrinations, que l'imaginaire des gadje a volontairement grossie, remplirait des volumes. »

## **LA CROISÉE DES CHEMINS.**

### **LA GUERRE SECRÈTE DES TSIKANES 1940-1944**

*Jan Yoors (1971)*

Traduit de l'anglais par Isabelle Chapman, Éd. Phébus, Mayenne, 1992.

Jan Yoors, élevé en grande partie par des tsiganes Lovara, est contacté à Paris par les services secrets anglais qui lui demandent de persuader les tsiganes de collaborer avec la résistance. Devenu agent de réseau, Jan Yoors et son père adoptif, Pulika et toute sa kumpania (tribu), transportent des armes, cachent des résistants ou des étrangers parachutés en France. Cette vie clandestine, acceptée par les tsiganes, les amène à vivre les persécutions des nazis. Jan Yoors est arrêté et torturé durant plusieurs mois. Durant ce temps, sa famille tsigane est arrêtée et déportée. Il apprend cette nouvelle à sa sortie de prison, en 1944, par d'autres tsiganes de la tribu des Sinté qui vivaient en Belgique.

« Tikno et Poffi me mirent au courant des rafles qui avaient décimé les différents campements des Lovara et des Tshurara. Les femmes

et les enfants, les vieux et les infirmes, tous avaient été emmenés de force, battus et roués de coups de pied avec une brutalité inimaginable. Après la fouille sommaire que les Allemands leur avaient infligée dans l'espoir de mettre la main sur les objets de valeur, ils avaient vu leurs effets éparpillés et détruits. On les avait poussés dans des camions à plate-forme et à la vue de leurs roulettes qui disparaissaient dans les flammes, ils avaient compris qu'il n'y avait plus d'espoir. Les rafles avaient eu lieu au milieu de l'après-midi. Les hommes avaient, pour la plupart, été arrêtés un peu plus tôt le même jour, à certains lieux de rencontre bien précis. Pour réussir un aussi remarquable coup de filet, il fallait être bien renseigné, et en détail, de l'intérieur. Le fait de vivre en ville avait sauvé les Sinté. Ils n'avaient pris part à aucune de nos « opérations », qu'il s'agit de celles dites « légales » ou des « indépendantes ». Ils n'en avaient donc tiré ni profit ni aucun des avantages matériels qu'elles nous avaient procurés. Le jour venu, ils n'eurent pas non plus à en subir les conséquences. Ce qui ne les avait pas empêchés de m'ouvrir tout grand leur porte quand j'étais venu les supplier de m'aider. »

Jan Yoors part « se mettre au vert » quelques semaines à Madrid. En revenant à Bruxelles, il apprend que la famille Sinté qui l'avait hébergé à sa sortie de prison, a été exterminée.

« A Bruxelles, je découvris que Poffi et plusieurs enfants avaient été emmenés par les Allemands, non pas à cause de moi, mais trahis, me dit-on, par leur petit-fils qui entendait prouver ainsi sa loyauté envers les Hitlerjugend. Tikno, qui était absent ce jour-là, n'avait pas été arrêté. Un peu plus tard, quelques-uns des enfants devaient s'évader et venir le retrouver. Jusqu'à la fin de la guerre, ils disparurent dans les bas-fonds de Bruxelles. Je m'immergerai dans le cloaque de la guerre, du gâchis, du désespoir. Je ne tardais pas à apprendre les unes après les autres toutes les arrestations : Yoyo et sa toute jeune famille, Kore et Zurka, Luluvo et ses frères, leurs familles et leurs proches, Bukulo et Punka. On m'annonça la disparition de ma sœur ainée, Keja et de son mari Tshurka, de Yayal et Paprika, de Nanosh, de Laetshi, ainsi que l'extermination

d'un grand nombre de Tshurara, de mon oncle Milosh qui s'était récemment échappé de Hollande, du vieux Bakro et de Finans. Ainsi le désastre avait eu lieu. J'avais retrouvé un monde en ruines. La tempête avait été brève. Dieu sait pourquoi, je comptais parmi les rares rescapés de ce naufrage ; les témoins racontaient inlassablement ce qu'ils avaient vu ; l'information circulait de bouche à oreille. Ceux qui avaient eu le crâne fracassé. Les Allemands avaient transporté les autres dans les camps pour les assassiner plus tard. Kalia était rentré, le regard stupide et terrifié, en balbutiant des paroles incompréhensibles.

D'autres survivants annonçaient de nouvelles rafles, mais que pouvaient-elles faire, ces grandes familles ? A moins de se diviser et de se terrer chacun dans son coin, ce qui allait à l'encontre des mœurs de Rom, il n'y avait pas de solution. De toute façon, il ne s'agissait pas d'un problème individuel, mais d'un meurtre collectif auquel rien ne nous avait préparés. Nous, les rescapés, nous étions condamnés à un sort bien plus cruel que la mort – seuls ceux qui ont connu cette expérience peuvent vraiment comprendre : nous nous sentions coupables d'avoir été épargnés, comme si le prix de notre survie avait été la mort de ceux que nous aimions, comme si nous avions trahi ceux qui devaient être assassinés, suppliciés, brûlés. Il nous était intolérable de ressentir la simple joie d'être en vie, même si nous étions à jamais marqués au fer de la peur et de la haine, alors que tant d'autres avaient disparu. ».

## **DITES-LE AVEC DES PLEURS**

*Matéo Maximoff (1990)*

Matéo Maximoff est un écrivain, un cinéaste, un photographe d'origine tzigane né à Barcelone (Espagne) en 1917 (date exacte inconnue) et mort le 25 novembre 1999 à Romainville (France). Né de père Rom Kalderash (d'origine russe) et d'une mère manouche de France, il connaît les camps d'internement durant la Seconde Guerre mondiale avec sa famille. Ayant appris à lire et à écrire en prison, il choisit de devenir le porte-parole des siens en racontant

leur histoire à travers de nombreux romans. Il découvre la photographie et fréquente des photographes célèbres comme Robert Doisneau ou Willy Ronis. A la fin de sa vie, il devient pasteur pentecôtiste et voyage dans de nombreux pays au nom de la religion.

Avec ce livre, Matéo Maximoff continue de raconter son histoire et celle de sa famille. Elle se situe ici dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle se terminant avec la Seconde Guerre mondiale. Il y décrit longuement les arrestations, l'enfermement des tziganes en France durant la guerre mais décrit aussi le génocide perpétré plus à l'Est, en Allemagne et dans les territoires alliés des nazis contre le peuple tzigane. Il fait ses propres recherches notamment en interrogeant des témoins et rescapés des camps.

- **Premier extrait : Les Roms Kalderash**

« Matéi est un Rom Kalderash, appelé ainsi parce que ses ancêtres étaient – et ils le sont toujours – des Roms chaudronniers. Cette appellation s'applique en réalité à la plupart des Roms qui ont plus ou moins voyagé dans les pays balkaniques et en Russie. D'ailleurs aux États-Unis, on les appelle Roms Rhusiaké (Roms de Russie).

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, surtout dans les Balkans, les Roms étaient restés tels qu'ils étaient à l'origine : veste lourde ornée de boutons d'argent, large chapeau, longue barbe, pantalons bouffants enfoncés dans leurs bottes. Le Kalderash aimait beaucoup les chemises de couleur avec parfois, autour du cou, un foulard rouge. S'il était riche, il portait une montre en or placée dans une poche de son gilet et attachée à une chaîne elle aussi en or. Et puis aussi quelques bagues aux doigts, jamais avec des pierres précieuses, du moins pas en Europe. La mode de porter des bagues étincelantes est récente.

Quoiqu'on s'appelle Kalderash (chaudronnier), il n'exerce pas seulement le métier qui consiste à réparer tout ce qui est en cuivre, mais aussi en fer et, par la suite, avec de nouvelles techniques, en aluminium. Ils pratiquaient aussi parfois l'affûtage des couteaux et

des ciseaux, mais aussi des outils plus sophistiqués. Les plus grandes entreprises européennes devaient faire appel à eux. L'argenterie et la dorure étaient pour eux des métiers récents importés des États-Unis par des Roms Kalderash. »

- **Deuxième extrait : la Zone**

« Celui qui n'a pas vécu dans une zone ignore tout de cet empire des pauvres. Avant la Seconde Guerre mondiale, chaque grande ville avait sa zone, entre les quartiers centraux et sa proche banlieue.

Qui habitait dans cette zone de misère ? Évidemment tous les malheureux du pays, et la plupart de ceux qui arrivaient d'autres pays, soit qu'ils n'aient pas possédé les moyens de se loger, soit que les ayant possédés ils n'aient pas trouvé de logement. Il s'agissait là effectivement d'un empire qui était essentiellement celui des Roms que les autres appelaient Tziganes, Romanichels, Bohémiens, etc.

Une des zones les plus importantes d'Europe était celle qui ceinturait Paris. Elle commençait à la porte d'Asnières et, par les portes de Clignancourt, de la Villette, de Pantin, des Lilas, de Bagnolet, de Montreuil, de Choisy et d'Italie, allait jusqu'à la porte de Gentilly.

Une sorte de ceinture donc, entre Paris et sa proche banlieue, tenue écartée de la capitale par les casernes, les « fortifs » et la Petite Ceinture, cette ligne de chemin de fer qui faisait le tour de la capitale. Les boulevards périphériques n'avaient pas encore été construits.

La zone avait ses rues, ses passages, ses salles de café où l'on dansait le samedi soir au son d'un orchestre parfois de bonne qualité. Après chaque danse, on devait payer. Le maître des lieux se mettait au milieu de la salle et ordonnait à haute voix :

- Passez la monnaie !

Il en coûtait en principe vingt-cinq centimes.

Il y avait un peu de tout dans la zone, même le cinéma, car les Manouches qui, l'été, faisaient du cinéma dans toute la France, revenaient régulièrement dans la zone où ils projetaient leurs films dans les salles de café, à un franc la séance. Les attractions ne

manquaient pas, ni d'ailleurs les nombreuses bagarres, les assassinats. Non, rien n'y manquait... sauf la police !

La plus importante de ces zones était celle dite « de Clignancourt ». Elle allait de cette porte à la porte de Saint-Ouen et avait deux à trois kilomètres de profondeur, à l'emplacement actuel du Marché aux Puces. Elle avait sa rue principale, la rue des Rosières, et son lieu de rendez-vous, le café « Chez Malik ».

Comme le Marché existait déjà, il y avait là pendant trois jours, les samedi, dimanche et lundi, une intense activité. Tout s'achetait et se vendait, le plus souvent à la sauvette, surtout par les Roms qui travaillaient toute la semaine pour fabriquer leurs petits ustensiles en cuivre. La police, lorsqu'elle passait, fermait les yeux sur ces commerces illégaux ; elle savait que ceux qui gagnaient leur vie de cette manière au moins n'iraient pas voler, car la zone était le royaume des voleurs. Les Romnia, elles, gagnaient leur vie en disant la bonne aventure. Elles se groupaient parfois par deux ou trois. Elles attiraient le client ; c'était le côté pittoresque de la chose. Cela n'a pas changé. La zone n'existe plus, mais les Romnia sont toujours là. »

### • **Troisième extrait : le Jardin d'acclimatation**

Obligée de se sédentariser durant la Seconde Guerre mondiale, au moment de l'exode, la famille de Mateï s'installe à Bordeaux dans un hangar. Cette sédentarisation forcée permet aux Roms les plus âgés de raconter des histoires à la communauté. Dans cet extrait, c'est le vieux Kolia, l'oncle de Mateï, qui prend la parole.

« Parmi nos visiteurs, il y avait un homme d'un certain âge, je crois qu'il s'appelait Monsieur Lion, ou quelque chose comme cela. Il demanda à nos compagnes de danser et leur donna pour cela un billet de cent francs. C'était beaucoup d'argent pour l'époque. Nos jeunes gens ont pris leurs accordéons et c'est un véritable ballet que nous lui avons montré. Pensez donc, nous faisons cela tous les soirs pour notre seul plaisir, et voilà qu'on nous payait pour le faire. Alors, nous nous en sommes donnés à cœur joie. Et bien, ce soir-là, nous avons acheté quelques caisses de bière en plus.

« Ravis de ce qu'il venait de voir, Monsieur Lion s'exclama :  
Je vous engage !

Cela veut dire quoi ?

« Il demanda à parler à notre chef, mais nous n'avions pas de chef puisque nous étions une dizaine de tribus que nous appelions des kumpanis (des compagnies). Ton père, Mateï, qui parlait le français mieux que les autres, fut désigné par nous comme étant le chef alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans. Nous avons demandé à cet homme ce qu'il voulait. Ton père nous traduisit la demande de Monsieur Lion. Nous avons accepté sa proposition puisqu'il souhaitait nous engager comme acteurs.

« Le lendemain, nous sommes tous partis à la suite de la voiture du Français. Vous imaginez la scène : une centaine de roulottes, certaines minables, faisant le tour de Paris, en suivant le Boulevard des Maréchaux. La foule était immense pour nous voir passer. Un vrai défilé, d'autant plus que nous étions précédés par quatre gendarmes à cheval qui nous ouvraient le passage.

« Nous sommes arrivés dans une sorte de forêt, appelée Bois de Boulogne. Nous étions ravis ; nous ne savions pas qu'il y avait une forêt autour de Paris. Plus tard, nous avons appris qu'il y en avait une seconde appelée Bois de Vincennes.

« On nous a conduits dans un endroit appelé le Jardin d'Acclimatation. Il y avait là des animaux de toutes sortes ; c'était un zoo. Au fond, il y avait également un parc d'attraction, avec de vastes hangars entourés de palissades ; c'est là que nous avons installé nos roulottes et nos tentes.

« Dans les autres hangars, il y avait d'autres gens appartenant à des peuples d'Asie ou d'Afrique, et tous les jours, surtout quand il faisait chaud, des milliers de visiteurs venaient nous voir. En payant bien entendu. Les recettes étaient partagées entre les organisateurs et nous. Il y avait aussi une baraque dans laquelle nos femmes lisaient les lignes de la main. Dans un autre coin, nos marteaux résonnaient sur nos enclumes et nos forges primitives restaient toujours allumées. La belle vie, quoi !

« Nous étions libres de circuler dans le parc et même en ville. Les jours ordinaires, seul un petit nombre de femmes chantaient et

dansaient tandis que les autres étaient libres de faire ce qu'elles voulaient.

« Il arrivait aussi que Monsieur Lion en prenne un petit groupe avec lui pour les présenter au public du Luna Parc qui se trouvait à la Porte Maillot, assez près de notre lieu de stationnement. Et même, une semaine, nos femmes se sont produites au Moulin Rouge. J'ai entendu dire que c'était l'un des cabarets les plus connus au monde. »

- **Quatrième extrait : Le carnet de nomade**

« Le carnet de nomade, institué en 1912, comportait environ deux cents pages. D'abord, à l'intérieur, on pouvait voir la photo de « l'individu », face et profil, avec son signalement, ses mensurations, ses cicatrices s'il en avait, ses empreintes digitales, et ses condamnations s'il en avait subi. Ensuite, chaque page, sur deux colonnes, portait des sceaux de toutes les communes où l'individu, comme disaient les gendarmes, avait séjourné, ou qu'il avait simplement traversées. Chaque jour, quand il voyageait – et il voyageait souvent –, le Rom devait faire tamponner son carnet de nomade à la gendarmerie, ou au commissariat, ou tout simplement à la mairie de la commune. Et il devait faire cela deux fois : à l'arrivée et au départ.

Le deuxième carnet, le livret collectif, c'était le chef de famille qui devait le posséder pour le présenter aux autorités, en l'occurrence les gendarmes. C'est que dans ces carnets, il y avait l'état civil de tous les membres de la famille. Dans ces conditions, on se demande d'ailleurs comment un nomade aurait pu voler un enfant des gayziés. »

- **Cinquième extrait : Les Roms d'Amérique achètent une Romnia de la Zone**

« D'autres Roms sont aussi venus, d'Amérique ceux-ci. Beaucoup de Roms d'Europe rêvaient d'aller un jour en Amérique, considérée comme un pays de Cocagne. Ils imaginaient que tous les Roms de ce pays étaient riches comme Crésus. Pour ceux qui étaient venus



d'Amérique, c'était un peu vrai. Ces hommes avaient aux doigts des bagues magnifiques, avec des diamants. Mais ce qui attirait surtout l'attention des jeunes, c'étaient leurs chemises dites de « Cow boys ». Quant aux Romnia, elles aussi étaient magnifiquement vêtues ; elles avaient des bijoux partout, au cou, à la poitrine, aux bras, aux doigts. Elles excitaient les envies des Romnia de France.

Mais ces Roms d'Amérique n'étaient pas seulement venus en visiteurs. Ils avaient besoin de femmes pour leurs fils. Etant tous issus de la même tribu, les Kalderash, ils avaient pensé qu'en venant en Europe, surtout en France, ils pourraient trouver des filles plus belles que celles de leur pays. Car si les Romnia qui étaient venues d'Amérique étaient riches, il s'en fallait de beaucoup qu'elles fussent toutes belles. Plutôt vieilles et rondelettes, quoique toujours souriantes ! Pas de jeunes filles parmi elles. Les jeunes Roms de Paris, beaux et bien faits de leurs personnes, auraient pu les enlever sans les payer.

La plus belle des Romni de Paris, Valentina, fut demandée en mariage. Et obtenue. Les Roms américains avaient sans aucun doute les moyens d'appâter le père de Valentina. Le mariage fut des plus grandioses. Toute la zone fut invitée. Et même les journaux de l'époque rapportèrent l'événement. On disait naturellement que les Roms d'Outre-Atlantique étaient « les rois des Roms d'Amérique ». Mais ces Roms ne s'arrêtaient pas là. Ayant obtenu Valentina – mais à quel prix ! -, ils voulaient maintenant obtenir d'autres filles car ils avaient avec eux d'autres fils qui n'entendaient pas retourner dans leur pays sans emmener une femme. »

- **Sixième extrait : La vie après la guerre**

Mateï Maximoff fait souvent le choix d'être le porte-parole de sa communauté. Il a vécu les bouleversements vécus par les Rom lors de la Seconde Guerre mondiale mais aussi les changements brutaux de l'après-guerre.

Les États tentent de tout faire pour sédentariser les rescapés de la guerre et des camps, les roulottes disparaissent au profit de

l'automobile, les frontières se ferment, la vie des Rom se transforme.

« Ce que nous voulons, c'est un peu de liberté. Un peu de cette liberté que l'on étouffe dans tant de pays. Le droit de circuler nous est refusé dans beaucoup d'endroits. Il est vrai qu'un peu partout on ouvre des camps pour nous. Ce sont évidemment des camps libres. Mais, vous le savez comme moi, dès qu'il y a une barrière, nous pensons inmanquablement aux camps de concentration. Dans certains de ces camps qu'on appelle des campings, j'ai vu des roulottes sans roues. Le voyage s'est arrêté là. Non par choix ou par plaisir, mais par nécessité. Le cheval, lui, a disparu depuis longtemps.

Il reste si peu de vrais nomades à travers le monde qu'on ne trouve pratiquement plus d'authentiques roulottes, sauf peut-être dans quelques musées. Nous comprenons très bien qu'au siècle de l'automobile, ce moyen de transport devenait dangereux. Donc, aujourd'hui, nous nous déplaçons tous en auto, quand nous le pouvons et quand nous en avons les moyens.

Ce n'est plus comme de mon temps. Aujourd'hui, tous nos enfants naissent dans les maternités et ils sont déclarés à l'état-civil. A leur majorité, ils deviennent des citoyens des pays où ils sont nés. Ils peuvent ainsi obtenir des cartes d'identité et des passeports de ces pays, et voyager à travers le monde comme n'importe qui. Sur leurs papiers, rien ne dit qu'ils sont tziganes. Actuellement, il y a tant de réfugiés dans le monde qu'il est difficile de dire qui est tzigane et qui ne l'est pas. Et nous, ce n'est que par notre langue, le romanès, que nous reconnaissons les nôtres.

Mais, Dieu merci, si nous avons été obligés de devenir sédentaires, nous avons gardé l'habitude de nous regrouper, d'acheter de petites maisons et aussi des terrains, et cela parfois dans la même ville quand c'est possible. Nous avons très peu de relations avec le monde extérieur, sauf avec les Gayziés lorsque cela est nécessaire à notre commerce. »

## **CE MONDE QUI N'EST PAS LE MIEN**

*Matéo Maximoff (1992)*

A travers ce roman, Matéo Maximoff raconte l'histoire de la famille de son père, des Roms Kalderashes, venus de Russie. Il entremêle histoire racontée, fiction et mythe tziganes. Cette histoire lui permet de raconter aussi l'histoire des Roms et de nous faire découvrir leurs coutumes.

« Il est presque sûr que la plupart des cirques du monde sont d'origine tzigane, quel que soit le nom qu'on leur attribue.

Comme ils sont, pour ainsi dire, des acrobates de naissance, les Roms et plus spécialement ceux que l'on appelle les Manouches, amusent les populations par leurs sauts, leurs gestes et les histoires qu'ils racontent : ce sont des clowns. Naguère, ils ne se produisaient que sur les places de marché ou dans les foires, là où on avait besoin d'amuseurs publics.

Du moment qu'ils ne font de mal à personne, la police les laisse tranquille. Ce sont des musiciens dans l'âme ; chaque Rom ou chaque Manouche a toujours un instrument avec lui : balalaïka, tambourin, violon, flûte. Ce sont exactement des acrobates musicaux. La jeune fille, pas la Romni, sait faire quelques pas de danse en faisant voltiger sa robe multicolore. Bien entendu les pieds nus, même si elle possède des chaussures. Quelle joie pour les touristes ! L'étranger qui passe racontera tout cela quand il rentrera chez lui. Il répandra même des légendes. Il écrira aussi des livres qui seront encore lus des siècles plus tard.

La plupart des Roms savent dresser des chevaux pour les vendre. Ils ne trompent pas leurs clients car ils savent que la prochaine fois qu'ils reviendront dans la même ville, ils auront des ennuis, non seulement avec les acheteurs, mais aussi avec la police. (...) On ne peut pas emmener un cheval danser sur une place publique, car l'espace ne le permet pas.

Ainsi, le Rom, toujours à la recherche d'attractions nouvelles, dresse des animaux domestiques : des canards et des chiens et parfois des singes. Plus tard, quand il en aura la possibilité, il dressera des ours.

Étant donné qu'ils sont de grands voyageurs, ils se passent des informations les uns aux autres ; elles se répandent et c'est ainsi que ces nomades dressent des bêtes de plus en plus grosses. Cela explique qu'ils ont des tentes de plus en plus grandes pour mettre à l'abri leurs animaux en cas de mauvais temps et aussi pour les tenir loin des regards des curieux, des enfants surtout. Et en outre, quand ils vont de ville en ville, il leur faut transporter tout cela et alors la simple roulotte devient un convoi, la tente un chapiteau. Ainsi naît le cirque moderne. »

## ❖ XXI<sup>ÈME</sup> SIÈCLE

### **PETITE, ALLUME UN FEU...**

*Martin Smaus (2005)*

Traduit du tchèque par Christine Laferrière Éditions des Syrtes, Paris, 2009.

Le roman raconte l'histoire tragique d'Andrejko, arraché à son hameau et plongé dans le monde des voleurs à Prague. Andrejko est le fils de la famille Dunka, famille tzigane tchécoslovaque qui vit durement les aléas de l'histoire de l'entre-deux-guerres puis de la guerre, chassé par les nazis puis par les Russes, déplacés de force, étrangers de partout. Andrejko souffre de cette misère, la refuse et voue une haine aux gadjé, ces « Blancs » qu'il décrit comme privilégiés mais dont il n'envie pas le mode de vie.

Martin Maus est né à Jihlava, au sud-est de Prague, en 1965. Cet ouvrage est son premier roman, récompensé à sa sortie en 2005 par le prix du Club du livre.

« Les gadjé, les Blancs, c'étaient ceux de l'autre camp : on pouvait les rouler ou les dépouiller sans scrupule, alors que voler l'un des siens, c'était un crime, parce que les gadjé tenaient à l'argent, alors que par les poches des Dunka, il ne passait que du vent, qui rentrait parfois, mais qui ressortait encore plus vite.

Pour les Dunka de Poljana, acquérir ou posséder n'était pas important : ce qui comptait, c'était de vivre, de tourner vers le soleil un œil ensommeillé, de chanter et de pleurer dans les violons. Ils n'avaient rien de plus que ce qu'ils pouvaient charger dans la carriole ou dans le train, quelques vêtements, de la vaisselle noire de suie et parfois un édredon, pour les plus riches. Peut-être aussi un peu d'or, pas plus, des bagues, des bracelets et des boucles d'oreilles. Tels étaient les seuls biens qu'ils possédaient, se transmettaient et dont ils héritaient.

Maison, prairies et champs les auraient étouffés, parce qu'il leur aurait fallu y travailler, courber l'échine, mais eux ne pouvaient labourer, ni herser, transporter le fumier, planter des pommes de terre, ni semer du blé, parce qu'ils ne verraient la récolte que l'été suivant... Donc ils ne labouraient pas, ne plantaient, ni ne semaient, mais, la nuit, ils emportaient parfois des paniers et des sacs de jute pour aller ramasser dans les champs des gadjé ce que le bon Dieu avait béni pour tous. Et ce qu'ils ramassaient la nuit au matin était mangé...

Telle avait été la situation au fil des siècles entre les Slovaques et les Ruthènes dans les maisons et les fermes, et les Tziganes dans les cabanes et les bicoques. Les uns et les autres avaient leur place à Poljana et personne n'aurait eu l'idée de franchir, encore moins de démolir, le mur entre le village et le hameau. Cette question ne tracassait pas les adultes, même à Prague, mais leurs enfants, dont les rues de Zizkov étaient devenues la vraie demeure, vivaient déjà dans une autre existence : ce mur, ce gouffre entre les Blancs et les autres, ils le voyaient. »

## **LA FUITE EN ÉGYPTE**

*Michel Chaillou (2011)*

Le héros tente de retracer l'histoire de ses grands-parents, Alice, sa grand-mère bretonne s'étant enfuie jeune avec un artiste bohémien, Donval, rencontré au hasard d'une soirée, devenu son grand-père. Il remonte le fil du temps en découvrant la vie des nomades dans la France de l'entre-deux-guerres.

Michel Chaillou est l'auteur de nombreux romans. Il a reçu en 2007 le Grand prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

« Nomades, le mot vient aussitôt indélébile au bout des doigts pour qualifier leurs ombres fuyantes sur cette route qui dessina les lignes de mes mains. Car moi, ma mère, Eva Charlotte, son frère aîné, mon oncle à béquilles (de l'une d'elles j'aimerais tant faire ma lyre), Jean Orliac, n'en sommes-nous pas tous issus, je veux dire de cette poussière du chemin sans fin qu'égrenèrent grain à grain Donval et Alice, jamais satisfaits de l'horizon qu'ils repoussaient sans cesse devant eux comme une barre d'angoisse ?

Comment ressusciter la violence d'un tel itinéraire ? Jamais ici, déjà là, toujours en marche, couchant, découchant, soupant, ne dînant pas, se satisfaisant d'une moitié de lune ou d'un quart, buvant à la sauvage à la source, parfois aspirant un goutte-à-goutte plus civilisé à une fontaine, mais avançant envers et contre tous, clocher après clocher, villages, bourgs montueux ou étalés en plaine, cheminant à pied, dans une carriole, un train cahoteux qui, à l'époque, a souvent du retard sous la marquise de chaque gare.

Reste-t-il quelques traits de cette hâte dans notre sang ? Dans les années 1900 (d'après le texte même de la loi du 16 juillet 1912 retrouvée par mes soins pliée en quatre au fond d'une malle), sont réputés nomades tous individus circulant en France sans domicile ni résidence fixe et ayant obligation sous peine de poursuites de posséder contre leur cœur un carnet anthropométrique d'identité à faire viser par les autorités du pays où ils s'attardent, commissaire, sous-préfet, voire préfet lorsqu'ils choisissent de s'exhiber au chef-lieu d'un département.

Alice qui s'écarta de Nantes si à la légère finit-elle par en posséder un ? Ne risquait-elle pas, dans l'impossibilité où elle pouvait se trouver de produire une telle pièce, d'être emprisonnée pour vagabondage ? Elle reste toujours muette sur le sujet. Chaque matin, elle se tirait les cartes pour pressentir l'avenir de sa journée. Aussi, le passé, elle s'en foutait, qu'avait donc son petit-fils avec ses éternelles questions ? Elle s'en était sortie avec deux mioches, voilà tout. »

## **LE SILENCE NE SERA QU'UN SOUVENIR**

*Laurence Vilaine (2011)*

Le vieux Miklus se décide à raconter sa vie et celle des siens à un journaliste venu à l'occasion des vingt ans de la chute du mur du Berlin. Il raconte cette communauté rom installée sur une rive slovaque du Danube décimée par la guerre et brinqueballée par les événements historiques, sédentarisée par les régimes communistes. Laurence Vilaine est née en 1965. Elle est journaliste, auteure de guides de voyage. *Le silence ne sera qu'un souvenir* est son premier roman.

« De la musique tzigane, voilà pourtant qui leur aurait plu aux touristes du Dunaj, d'autant que le cliché leur a sûrement été vendu dans le programme de leur voyage. Endimanchés, au pied d'une belle façade baroque de la vieille ville, violons et musiciens occupent toujours une pleine page dans les catalogues touristiques. Avec la croisière sur le Danube, ils sont la cerise sur le gâteau que les restaurateurs ne manquent pas d'ajouter en grosses lettres sur leur menu ; quand le violon peut remplir le tiroir-caisse, vous pensez bien, on le laisse volontiers entrer dans sa salle à manger ; qu'on le méprise ensuite dans l'arrière-cuisine n'a pas d'importance, les touristes n'y entrent jamais. Quand on donne à goûter du vin du pays, précise-t-on sur l'étiquette qu'il est réservé aux étrangers et que les autochtones le trouvent acide ? Bien sûr que non, et on sait bien que lesdits autochtones ne boivent pas au même goulot. Jouez de vos violons et faites frapper les mains des clients, faites-les sourire et ils recommanderont une bouteille, mais restez-en là, empochez vos trois sous et partez dès qu'ils n'auront plus soif, on ne veut pas de vos sales pattes dans nos cuisines. A quelque chose près, c'est là la teneur de leurs propos. Qu'est-ce que vous croyez ? Crasseux Tsiganes et voleurs de poules, rien de neuf et rien de changé, vous savez, on les enferme toujours dans le même sac. Avec le temps, peut-être sont-ils finalement devenus claustrophobes, ce qui expliquerait pourquoi ils ne supportent pas d'être enfermés entre quatre murs et emmerdent tout le monde avec leur manie de trimballer leur vie partout. »

« Je n'ai guère envie de m'étaler sur la guerre et la puanteur qui va avec, pour faire bref, disons qu'on a morflé comme des bêtes. Avant cette maudite de 39, notre peuple n'a de toute façon jamais compté parmi les mieux lotis, esclaves des Tartares, à ce qu'il paraît, puis des Moldaves, ça ne date pas d'hier ; les Hongrois et les Roumains se seraient ensuite passé le relais. A chaque siècle, ses barbares qui, tour à tour, ont fait commerce de nos âmes. Au Moyen-Âge, on nous troquait contre du vin, deux tonneaux en échange d'un couple, et un pot de miel contre une Tsigane, encore fallait-il qu'elle soit belle, je tiens ça d'un étudiant en histoire qui m'en a appris de bonnes. Puis le troc est passé de mode, et on connaît la préférence des grands blonds pour le ménage sans concession. La maudite de 39, oui, ça a été le pompon. Personnellement, j'ai échappé au « Z » et au triangle noir, notre étoile jaune à nous, les Zigeuner, ce passe-droit pour entrer dans les camps qu'on réservait à notre rang ; ils se frottaient les mains, les médecins, face à tous ces rats de laboratoire que déversaient les trains, ils pouvaient multiplier leurs expériences sans contraintes, la science avancerait ainsi au pas de course et l'Europe serait enfin nettoyée des insignifiants en deux temps trois mouvements. »

### **LYUBA OU LA TÊTE DANS LES ÉTOILES.**

#### **LES ROMS, DE LA ROUMANIE À L'ÎLE-DE-FRANCE**

*Valentine Gobi (texte) et Ronan Badel (illustrations) (2012)*

Lyuba est une jeune fille Rom arrivée de Roumanie avec ses parents en banlieue parisienne. Ils ont dû fuir la Roumanie car le père ne trouvait plus de travail dans la Roumanie de l'après Ceausescu. Une cousine s'étant déjà installée en France vient leur dire que la vie est meilleure dans ce pays et la famille de Lyuba quitte son village de Chisineu pour la rejoindre à Saint-Denis dans un bidonville appelé « platz ». Lorsque le roman commence, la jeune fille habite depuis 4 ans en France et pour toute la famille c'est la débrouille qui fonctionne pour survivre.



Valentine Gobi est une auteure de littérature et de littérature jeunesse, née en 1974 à Grasse. Diplômée de Sciences-Po, elle a effectué des séjours humanitaires à Hanoi et à Manille. Enseignante, elle a aussi fondé l'Écrit du Cœur, collectif d'écrivains soutenant des actions de solidarité. Elle est lauréate de la Fondation Hachette, bourse jeunes écrivains 2002 et a reçu le prix Méditerranée des Jeunes, le prix du Premier Roman de l'université d'Artois, le prix Palissy et le prix René-Fallet en 2003 pour son roman *La note sensible*.

En 2014, elle reçoit le prix des libraires et le prix littéraire des lycéens d'Ile-de-France pour *Kinderzimmer*. Elle est présidente du Conseil Permanent des Écrivains depuis 2014, et Vice-Présidente de La Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse.

« La vie nouvelle reprend tout de suite. Spino et mon père vont chiner des meubles, des appareils ménagers sur les trottoirs ou la décharge, ils bricolent, réparent, revendent à peu près tout. Ils se cachent, ils sont invisibles aux policiers : fouiller les poubelles, ici, c'est du vol. Ils espèrent travailler sur un chantier, ce serait plus sûr, alors ils traînent de l'autre côté du stade, au pied d'immeubles en construction.

Moi, je passe ma journée dans le RER. Le matin, on part ensemble, ma mère, Zimba et Sorin et mes deux cousines. Mama et les petits s'arrêtent en haut de l'escalier, face à la boulangerie, où la pierre est si froide que ma mère s'assoit seulement quand ses jambes tremblent, et elle se gèle les reins, main tendue, jusqu'à la nuit. Mes cousines et moi dévalons l'escalier, passons les tourniquets parmi la foule, et une fois dans la rame, je sors mon tambourin et Terezia et sa sœur se mettent à chanter – moi, je chante faux. Au bout de deux heures mes cuisses tirent, et ma pensée décroche car je connais par cœur chaque note et chaque parole. Alors je devine les rêves des passagers.

Avant j'allais au collège. Un peu. Et avant l'école. Une école pour chaque platz, ça ferait dix en quatre ans puisque dix expulsions, de RER Cournéouvé-Aoubervillierse à RER Sainte-Denisse à RER Aulnay- Sousse-Boïsse, c'est compliqué. Je sais lire, écrire, et compter depuis Chisineu, mais moins bien que mes parents : ma mère a

fait six classes, mon père huit. Au début, on m'a mise dans une classe avec deux filles du platz, pour apprendre le français. Puis la classe a fermé et on m'a assise au fond d'une salle avec des livres de photos et de peintures. Alors mes jambes ont remué toutes seules et je me suis échappée. Je suis encore inscrite, c'est obligatoire, j'y vais pour dire bonjour à madame Barrot, elle me demande de rester après ses cours et me fait boire du chocolat chaud à la machine, mais c'est trop loin du platz, et sur le platz, personne ne vient me réclamer. Et puis au collège, filles et garçons s'assoient côte à côte, ça ne va pas. Donc je passe mes journées dans le RER avec mes cousines. C'est fatigant mais je ne m'ennuie jamais. »

Collection Français d'ailleurs, Éditions Autrement Jeunesse, Paris, 2012.

### **À LA CROISÉE DES CHEMINS. RÉQUIEM TZIGANE**

*Janine Bruneau (2013)*

Cet ouvrage raconte l'histoire de Sandro, jeune tzigane, qui se trouve mêlé avec sa famille aux événements de la Seconde Guerre mondiale : l'exode, puis la répression du régime de Vichy, l'enfermement dans les camps. Il découvre aussi le monde des « gadjé » au travers de son amitié avec un jeune garçon et de sa mère, institutrice dans le camp.

L'extrait choisi raconte l'arrivée au camp de la famille de Sandro.

« Un gardien les conduisit dans un premier baraquement où il leur donna des paillasses et des couvertures. Dans un deuxième, ils reçurent chacun une fourchette et une assiette :

Si vous la cassez, vous n'en aurez pas d'autre. Vous mangerez dans une boîte de conserve !

Ils le suivirent dans l'allée centrale, bordée de chaque côté par des baraquements alignés. Devant l'un d'eux, la lettre D était inscrite au-dessus de la porte.

Vous habitez dans une maison maintenant ! ricana-t-il.

Paco osa formuler le souhait de s'y retrouver avec leurs premiers compagnons de captivité. L'homme le regarda de haut :

Ici, on la ferme et on obéit !

En fait de maison, c'était une baraque en planches avec un sol en ciment, cloisonnée en sept cases. Au centre, une trentaine d'internés, surtout des femmes et des enfants, étaient accroupis, serrés les uns contre les autres autour d'un poêle. Mais le plus impressionnant, c'était le silence à peine troublé par quelques gémissements des tout-petits. Le gardien attribua à Paco et sa famille une case encore libre.

Logés et nourris aux frais du gouvernement de Vichy ! Vous avez de la chance !

Il insista :

De la chan-an-an-ce. Vous entendez ? Nous, pour bouffer, on doit faire la queue des heures !

Résignés, ils déposèrent leurs affaires sur les lits superposés en bois. Le vadjja<sup>40</sup> de la baraque se présenta. C'était un Gitan. Après avoir fait les vendanges dans le Bordelais, il avait été arrêté alors qu'il passait la frontière espagnole.

Dès le lendemain, Sandro partit en exploration. D'abord, il emprunta la longue allée centrale bordée de chaque côté par des baraquements en bois que seule la lettre au-dessus de leur porte différenciaient les uns des autres. Ils n'étaient pas tous habités, ce camp n'étant ouvert que depuis quelques semaines. Il s'étirait en longueur et était complètement désert en son extrémité, où une guérite faisait office de poste de garde. A l'intérieur, un homme enveloppé dans un grand manteau noir s'abritait du vent glacial. Il adressa un signe à l'enfant, qui fit immédiatement demi-tour et entreprit de regagner sa baraque. Il longea la double clôture de grillages et de fil de fer barbelé qui délimitait le chemin de ronde ; des gendarmes y faisaient les cent pas pour se réchauffer tout en assurant la surveillance. Peu à peu, l'enfant prenait conscience qu'il n'avait aucune possibilité de sortir de cet endroit lugubre. Quand il revint à son baraquement, le commandant lisait le règlement aux nouveaux arrivants. Il était encore plus strict que celui du camp précédent. Il n'y avait pas d'autorisation de sortie ni la

possibilité d'entrer dans un baraquement autre que le sien. Les internés pouvaient se déplacer dans l'enceinte du camp mais pas après l'appel du soir. Il était interdit de faire du feu, de cuisiner, de jouer de la musique, de danser, de se réunir en grands groupes.

Est-ce qu'on a le droit de vivre ? demanda Katarina.

En romani bien sûr !

Dispersez-vous maintenant ! hurla l'homme qui, voyant des sourires sur des visages fatigués, comprit qu'on le narguait.

Sandro demanda à son père s'ils allaient quitter cet endroit, retrouver la roulotte, la jument, la route, la tribu, la vie, quoi !

Son père lui répondit qu'il fallait être patient, qu'il fallait faire le nécessaire pour qu'ils soient vite libérés, qu'il fallait bien se tenir pour mettre toutes ses chances de leur côté, qu'il avait confiance car ils n'avaient rien à se reprocher.

Mais on ne peut pas vivre ici, il n'y a même pas d'arbres ! sanglota l'enfant. »

Paris, Oskar éditeur, 2013.

## Notes

40. Terme d'origine slave signifiant « chef ».

# INFORMATIONS PRATIQUES

## ACCÈS

### PALAIS DE LA PORTE DORÉE

**Musée national de l'histoire de l'immigration**

**Aquarium tropical**

293, avenue Daumesnil – 75012 Paris

Métro 8 – Tramway 3<sup>a</sup> – Bus 46 et 201 – Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par  
le 293 avenue Daumesnil – 75012 Paris



**[www.palais-portedoree.fr](http://www.palais-portedoree.fr)**

T. : 33 (1) 53 59 58 60 – E. : [info@palais-portedoree.fr](mailto:info@palais-portedoree.fr)

## HORAIRES

**Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.**

**Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.**

*Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture.*

*Fermé le lundi et les 25 décembre, 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> mai.*

*Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.*

Document conçu par le département des Ressources pédagogiques  
du Musée national de l'histoire de l'immigration, reproduction interdite.

Toutes les ressources du Musée national de l'histoire de l'immigration sont  
mises en ligne et téléchargeables librement sur le site internet :

**[www.histoire-immigration.fr/pedagogie](http://www.histoire-immigration.fr/pedagogie)**